VOLUME VIII. WINNIPEG, MARDI, 14 SEPTEMBRE 1920 NUMERO 14

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - - - - $2.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

...mé et publié par la
W... ...ADA PUB. CO. LTD
...e McDermot
Tél... A 1816—A 1817

SAVOIR REGARDER

M. Guy Vanier, l'intelligent et énergique président général de l'A.C.J.C., disait, lors de son passage parmi nous, que bon nombre de nos jeunes — et cela pourrait s'appliquer à ceux qui ne le sont plus — ne savent pas regarder. Ils voudraient bien être utiles aux leurs, défendre la cause commune, mais ils se demandent souvent comment la défendre et ne voient point place à leurs activité.

C'est qu'ils ne savent pas regarder, remarquait M. Vanier, et nous croyons sans peine qu'il a raison.

Commencer par s'exercer à voir autour de soi! Mille détails de la vie courante offrent l'occasion d'une action utile, parfois nécessaire: "Oh! c'est un détail", pense-t-on, et l'on passe. Dans la générosité d'une ardeur juvénile on attend une belle occasion, et, comme les belles occasions sont d'occurrence plutôt rares, la vie de ceux qui les attendent se passe sans donner le rendement que les jeunes désirent et que la cause réclame.

Savoir regarder c'est tout un art. Quand, une fois, on a commencé à voir, on s'étonne de ne pas avoir aperçu plus tôt tant d'occasions qui s'offrent à nous de servir la cause nationale.

Il faut commencer par savoir se regarder, avant de regarder les autres; c'est de loyauté élémentaire.

Je me regarde, je m'observe, et voilà que je me surprends à parler anglais avec un compatriote. *"C'est un détail"*, entonnent du coup ceux qui ne savent pas regarder. Nous sommes plutôt de l'avis de celui qui a dit: *"Le pire ennemi de la race canadienne-française, c'est le Canadien qui s'efforce de toujours parler anglais; c'est le lâcheur."* Détail, dites-vous; mais croyez-vous que ce sera un détail, quand quelques milliers imiteront votre manière de faire?

—Mais ce danger ne nous menace pas!

—Au contraire, il nous menace; et ceux qui savent regarder tournent les yeux, l'inquiétude dans l'âme, vers nos écoles où pareille manière d'agir nous sera sûrement fatale, si on n'y voit de près.

Vous posez une enseigne rédigée parfois en mauvais anglais au-dessus d'une porte qui donne accès à une famille française, et, ce qui aggrave la faute, dans un village aux neuf dixièmes français.

—*C'est un détail!*

—Mais oui, c'est un détail; mais la vie se compose de détails, et la vie nationale ne fait pas exception à la règle générale de tout ce qui vit. D'ailleurs, est-ce bien un détail? Un acte, si petit puisse-t-il paraître extérieurement, qui montre un manque de fierté nationale est-il vraiment un détail? Nous ne le croyons pas.

Le Gouvernement fédéral vous envoie une feuille de compte rendu sur le revenu personnel exclusivement rédigé en anglais, quand c'est son devoir de respecter le français, langue officielle dans le domaine fédéral.

—*C'est un détail.* Une formule anglaise fera aussi bien.

—Pour vous, c'est un détail, peut-être, détail qui devrait tout de même heurter votre dignité nationale, si vous savez ce que ce mot veut dire. Mais croyez-vous que ce sera un détail dans la résultante générale de la vie du pays, quand ce détail aura été répété une centaine de mille fois? Nous ne le croyons pas.

Si nous n'étions pas adversaire déclaré des longs articles, nous pourrions faire un très long article de celui-ci en faisant un examen même très superficiel de ces détails "qui ne valent pas la peine d'arrêter l'attention des gens sérieux", disent les uns, "qui méritent l'attention soutenue de tous ceux qui veulent efficacement la survivance du français", disent les autres, avec beaucoup plus de raison, croyons-nous.

A notre Union Régionale de l'A.C.J.C. nous conseillons de consacrer ses premiers efforts à savoir regarder.

Certains blasons portent en exergue: *"Video ut faciam"*, ce qui, traduit librement, veut dire: *"Je regarde pour mieux agir."* C'est une devise qui conviendrait à notre Union Régionale de l'A.C.J.C.

A TRAVERS LA PRESSE

Sous cette forme paradoxale, un critique français démontre que l'Angleterre a perdu pour une bonne part le bénéfice au point de vue défensif, de sa situation insulaire.

"Les Iles Britanniques, séparées de l'Europe, écrit-il, par la Manche et la mer du Nord, ont pu, depuis Trafalgar, à l'abri de cet immense fossé dont la largeur minima est encore de 33 kilomètres, développer tout à leur aise leur puissance navale et, maitresses incontestées de la mer, se jouant pour ainsi dire des velléités d'action au delà de leurs rivages, des autres nations, ajouter sans cesse à leurs possessions coloniales et gouverner plus du quart de la race humaine, dans les contrées les plus riches du monde."

Cela a suffi jusqu'ici, mais le perfectionnement de certaines armes modernes, — dirigeables, avions, canons à longue portée, — a changé cela, et la confiance anglaise dans la Manche protectrice et sa marine toute-puissante est étrangement troublée.

Cela se comprend facilement.

"Des avions, ajoute ce critique, des dirigeables d'un type encore primitif, relativement à ce que l'on fait aujourd'hui, à ce que l'on conçoit pour demain, ont plané sur Londres et jeté de la terreur dans les comtés les plus voisins de l'Europe. Le canon n'a pas encore grondé face à l'Angleterre, mais il a fait ses preuves sur notre terre de France, et demain, par la simple transformation de nos canons de marine des calibres au-dessus du 305 en Berthas, d'un calibre de 20 à 22 cm., de Calais à Ostende même, l'on pourrait bombarder Londres et le littoral anglais... et les Berthas se perfectionneront comme toute chose en ce bas-monde, y compris les avions, les dirigeables, sans compter les surprises de l'avenir."

Une flotte puissante ne suffit plus, et le jour est passé où, grâce à sa flotte, l'Angleterre pouvait faire trembler le monde,

L'action mondiale du Vatican

Elle est indéniable, et le *Matin*, de Paris, organe peu sympathique à l'Eglise vient de le reconnaitre.

"La diplomatie vaticane négocie actuellement avec l'Angleterre au sujet de la Palestine, où Rome s'est réservé de donner à la France des compensations pour le protectorat français qui tombe avec la domination turque. Dans la Syrie et le Liban, l'influence pontificale s'exerce aussi nettement en faveur de la France.

En Irlande, l'Angleterre sollicite des conseils de modération. Dans les anciennes missions allemandes, tous les peuples à qui elles échoient ont besoin du concours du Saint-Siège. En Chine, c'est avec la France qu'un arrangement a dû intervenir. Dans ses visées sur Constantinople, la Grèce rencontre, bien entendu, l'opposition du Vatican.

Le Vatican est appelé aussi à jouer un rôle de premier ordre dans la situation de la Bavière, de l'Autriche et des pays rhénans vis-à-vis de la Prusse, dans la constitution intérieure de la Yougo-Slavie et de la Hongrie. Son influence grandit en Bulgarie. En Italie, enfin, le gouvernement a nettement besoin de son concours."

Voilà ce que le *Matin* avoue du Vatican. Cela ne peut que réjouir les catholiques.

Le clergé indigène en Chine

L'Eglise recrute un clergé indigène dans tous les pays où elle a des missions. Dans un récent numéro du *Pèlerin*, on pouvait voir une photographie de Mgr Forbes (un Canadien-français) évêque en Afrique, entouré d'une dizaine de prêtres nègres. Ce cas n'est pas unique; il se répète souvent en Chine. Là, le clergé indigène est toujours en relation directe de l'ancienneté du catholicisme. Quelques provinces ont plusieurs prêtres indigènes; d'autres n'en ont guère. Voici quelques chiffres que nous empruntons à une lettre de Chine dans la *Croix*, de Paris.

"Actuellement en Chine, deux vicariats de fondation récente n'ont pas un seul prêtre indigène; 17 en ont moins de 10; 18 en ont entre 10 et 20; les 14 autres dépassent la vingtaine. Les provinces les plus favorisées, toutes trois évangélisées au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, sont le Tcheli, avec 234 prêtres, le Setchoan avec 111, le Kiang-sou avec 70. Si nous considérons la proportion du nombre des prêtres indigènes et des baptisés, le Setchoan a la palme (111 prêtres pour 134,314 baptisés), puis le Tcheli (234 pour 578,583), puis le Kiang-sou (70 pour 189,146). Ces chiffres ne me paraissent pas, ajoute le correspondant de la *Croix*, inférieurs à ceux de bien des diocèses européens où la foi s'est implantée depuis mille ans et plus."

Un krach protestant

Dans une série d'articles intitulés "Mobilisation et offensive protestantes", que la *Croix* a publiés récemment, je signalais la campagne financière entreprise en commun par les sectes américaines pour équilibrer leur colossal budget. *L'Interchurch World Movement* avait projeté de lever, en cinq ans, 1,320,000,000 de dollars pour protestantiser le monde, dont 326,107,837 devaient être recueillis cette année. "La somme convoitée, disais-je alors, est énorme; aussi je doute qu'ils l'obtiennent, bien que les plus grosses fortunes aient endossé le mouvement et que tous les organes protestants d'Amérique battent le rappel en sa faveur depuis des mois." Cette gigantesque entreprise commerciale, destinée à nous combattre, vient en effet de s'effondrer. Malgré leurs appels à l'union et une réclame insensée, la mésintelligence a finalement dissocié les sectes et anéanti leurs efforts. Les leaders du mouvement avaient aussi oublié, sans doute, qu'il faut tondre ses brebis et non pas les écorcher. Ils devaient ramasser 326 millions de dollars en huit jours, ils obtinrent péniblement 176 millions en un mois. Devant cet échec, les sectes ont rompu leur pacte d'alliance et chacune a repris sa liberté d'action. Les sommes colossales qu'elles rêvaient de réunir en commun, au prorata de leur nombre et de leur force, elles les recueilleront séparément si possible chez leurs adhérents respectifs.

Notez cependant que l'ambitieux projet des sectes de supplanter le catholicisme dans le monde reste entier, mais au lieu de présenter contre nous un front compact et uni, elles continueront, comme par le passé, de lutter en tirailleurs. L'expérience vient de démontrer une fois de plus que le protestantisme, affranchi de toute autorité religieuse, est infailliblement voué aux divisions et querelles intestines.

Les perfectionnements au cinématographe

Nous trouvons dans la *Nature* (24 juillet) les intéressantes précisions suivantes:

Dans un récent numéro de la revue allemande *Umschau*, M. W. Thielemann donne quelques renseignements sur les progrès accomplis en Allemagne pendant la guerre par l'industrie du cinématographe.

Parmi les inventions qu'il signale, notons les suivantes:

1o *Suppression du papillotement des projections.* — Ce phénomène est dû au fait que le film est constamment en mouvement tandis que la source lumineuse est fixe; l'invention en question consisterait en un système de miroirs mobiles grâce auxquels la source de lumière accompagne, dans son mouvement, chaque position de la bande et avec la même vitesse.

2o *Le film Opéra.* — Un orchestre de chanteurs en chair et en os accompagne la scène filmée. Le chef d'orchestre a été cinématographié en même temps que les acteurs du film; les musiciens et chanteurs, au lieu de suivre la baguette d'un chef d'orchestre réel suivent celle du chef d'orchestre cinématographié. On obtiendrait ainsi dans les opérettes cinéma, des résultats remarquables.

3o *Films d'enseignement.* — Un dispositif a été imaginé pour permettre d'arrêter facilement, et sans danger d'incendie, le film en toute position sur laquelle on désire attirer plus particulièrement l'attention des élèves et compléter par des explications orales l'enseignement de la projection. L'auteur signale aussi le développement des films microscopiques, des films d'animaux, qui autrefois étaient fournis exclusivement par la France.

4o *Phonocinéma.* — Un ingénieur berlinois aurait réussi à enregistrer la parole sur de minces pellicules de celluloid, et à substituer ainsi aux disques lourds et encombrants de phonographe ordinaire, des bandes aussi souples et légères que le film cinématographique lui-même. Ce procédé supprimerait en outre le crachement si désagréable du phonographe, et l'altération des sens qui, jusqu'ici, a rendu pratiquement irréalisable le phonocinéma. L'auteur fait également ressortir comme un grand avantage le bon marché de ces pellicules phonographiques.

Ce que la Russie donnait à l'Europe avant la guerre

Il est intéressant de rechercher ce que la Russie fournissait, avant la guerre, au reste de l'Europe, afin de bien comprendre ce que signifie l'établissement du régime qui désole ce malheureux pays. Il s'agit de matières premières dont la pénurie se fait sentir dans toute l'Europe, et dont le remplacement ne peut se faire, même au prix des plus grands sacrifices.

La Russie exportait par an pour 1,520 millions de roubles, soit environ 800 millions de piastres. Les céréales, en particulier le froment et l'avoine, formaient plus de la moitié de cette exportation (55.2%). La Turquie, l'Allemagne, l'Autriche et même la France recevaient 11 millions de tonnes, représentant 606 millions de roubles. On comprend quelles difficultés éprouvent les empires centraux pour trouver ailleurs ce qui leur manque aujourd'hui.

La Russie envoyait, en Angleterre surtout, 78,000 tonnes de beurre et plus d'un milliard d'oeufs.

Elle était le plus gros exportateur de bois bruts et demi-ouvrés: 7 millions de tonnes d'une valeur de 85 millions de piastres.

Le lin et le chanvre utilisés en Europe venaient surtout de Russie (300,000 tonnes), le reste (110,000) était fourni par la Belgique et les Pays-Bas.

La production du pétrole n'atteignait que 948,000 tonnes, ce qui est très peu, étant donné la puissance de ses gisements à peine exploités.

Enfin, sans parler des fourrures, qui sont articles de luxe, la Russie produisait 94 pour 100 du platine extrait dans le monde entier, soit près de 4,500 kg par an. La disparition presque complète de ce produit est donc impossible à conjurer.

Congrès international ouvrier

Au mois de juin s'est tenu à la Haye le premier congrès international des ouvriers catholiques.

Trois millions cinq cent mille travailleurs environ étaient représentés, soit 140,000 Français, 170,000 Belges, 1,250,000 Italiens, 170,000 Hollandais catholiques, 75,000 Hollandais protestants, 60,000 Autrichiens, 1,250,000 Allemands, 60,000 Espagnols, 190,000 Hongrois, 7,500 Tchéco-Slovaques, 17,000 Suisses, etc.

Quand les catholiques sauront le vouloir et suivre la parole du Pape, s'unir entre eux, ils seront une force qui imposera le respect partout.

Exemples à suivre

A Lourdes, l'organisation d'un bal en faveur de l'Oeuvre de la goutte de lait, a provoqué tout récemment la démission du Comité des dames patronesses de cette oeuvre, qui se sont montrées aussi soucieuses de leurs devoirs que de la sauvegarde bien entendue des intérêts de la cité des Apparitions et des Pèlerinages, ainsi que le remarque avec raison le "Journal de la Grotte".

Voilà qui est bien et pourra servir d'exemple, en notre pays, à ceux qui, sous prétexte de venir en aide aux oeuvres de charité, ne craignent pas l'exploitation du scandale; c'est ainsi que le dimanche est violé; et qu'à certains jours de "tag-days" on voit, sur nos rues, les solliciteuses étaler des nudités impudentes.

Une calomnie

Répondant à l'interpellation d'un député catholique, M. le Marquis de la Ferronnays, le Ministre de la Justice, a soumis à la chambre des députés les statistiques officielles du divorce en France. Une feuille américaine avait publié qu'il y a présentement 123,000 instances en divorce devant les seuls tribunaux de Paris. Le Ministre a déclaré que ce chiffre doit être ramené à 5,230, soit seulement 1.30 au lieu de 30 par mille de la population. Voilà encore justice faite d'une autre vilaine calomnie du pharisaïsme protestant contre la France chrétienne.

79 ANS DE PRETRISE

Le R. P. Dandurand, O.M.I., célèbre cet anniversaire dimanche dernier

Dimanche dernier, au milieu des Oblats qui entourent d'une affection filiale ce témoin unique de la vie de leur Congrégation au Canada, le R. P. Dandurand célébrait le 79e anniversaire de son ordination sacerdotale. Le R. P. Dandurand est le plus vieux prêtre au monde, le plus vieil Oblat et le premier au Canada.

Pour que MacSwiney mange

Londres, 7. — Le "Daily Mail" annonce que la recrudescence des activités sinn-feinistes s'effectue chez certains groupés des mieux organisés, qui viennent de lever une nouvelle armée républicaine. Dans les cercles officiels, la rumeur court que de nouveaux faits d'armes vont avoir lieu, et qu'ils se déclancheront le 25 septembre.

Il ajoute qu'à la suite du refus du gouvernement britannique de relâcher Terence MacSwiney, ses amis ont adressé une vigoureuse supplique au gouvernement républicain en Irlande, demandant de relever le lord-maire de Cork, de son serment, ce qui lui permettrait d'absorber quelque nourriture.

Bob commence à savoir lire; hier, son oncle lui demande:

— Quels livres veux-tu que je t'achète?

Et Bob, sans hésiter:

— Deux livres de pralines.

Les ouvriers et l'Eglise

(Action Catholique.)

Dimanche matin, en l'Eglise de Saint Sauveur, des milliers d'ouvriers catholiques se pressaient dans une grande démonstration religieuse pour célébrer ce qu'il est convenu d'appeler "la fête du travail".

Le spectacle offert par ces pères de famille, ces jeunes gens adonnés à tous les métiers manuels qui sont la base de la prospérité nationale était des plus réconfortants.

Ils venaient au pied des autels mettre la célébration de leur fête annuelle sous la protection du Créateur. Lui demander de bénir leurs effort quotidiens, de guider leurs actes et leurs pensées. Le remercier des bienfaits obtenus.

C'est bien là l'esprit que des ouvriers catholiques doivent manifester dans leurs jours de fête. Dieu, par le ministère de son Eglise, a plus fait pour la prospérité matérielle de l'ouvrier que toute autre institution.

C'est ce que le R. P. Archambault, S.J., le prédicateur du jour, a si bien fait ressortir au cours de son sermon, et il semble juste de lui emprunter quelques-unes de ses idées pour les donner comme sujet de méditation à tous les ouvriers du Canada.

A ceux qui prétendent que l'Eglise ne doit pas s'occuper des ouvriers, qu'elle doit les laisser régler leurs propres affaires en liberté; à ceux qui crient que l'Eglise a toujours été l'ennemie de la classe ouvrière, qu'elle cherche à la maintenir dans la soumission et l'esclavage, qu'elle s'est liguée avec les riches, avec les capitalistes pour écraser les travailleurs, il suffit, pour répondre, d'ouvrir l'histoire et d'y lire ce que l'Eglise a fait pour l'ouvrier et ce qu'elle continue toujours de faire pour lui.

On ne s'arrête pas assez à méditer ce travail merveilleux de l'Eglise pour les classes pauvres. On est trop pris, aujourd'hui, par l'agitation malsaine, haineuse et irréfléchie de certains groupes pour avoir le loisir de s'arrêter aux enseignements si éloquents et si instructifs de l'histoire. Si on faisait une pause dans la course fébrile, dans la lutte fratricide, dans le tourbillon révolutionnaire pour considérer la somme de bienfaits pour lesquels la classe ouvrière est redevable à l'Eglise, la société ne serait pas menacée d'anarchie, de bolchévisme ou de tyrannie.

C'est cette pause salutaire, cette halte refraichissante que l'on a faite avec le R. P. Archambault; c'est il nous semble qu'au lendemain de ces manifestations, rien n'est plus salutaire que de revenir une fois de plus sur les enseignements si précieux de l'histoire.

Pour bien juger du rôle de l'Eglise envers l'ouvrier, il faut d'abord savoir ce qu'était le travailleur au moment où l'Eglise fut établie par Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le monde connu était sous la domination de l'Empire Romain. Dans cet immense empire régnait une civilisation raffinée et cruelle qui ne reculait devant aucun excès pour satisfaire ses moindres caprices.

Le haut du pavé était tenu par les patriciens, riches seigneurs qui avaient chacun un peuple d'esclave à son service, et par les militaires qui ne vivaient que pour permettre aux riches seigneurs d'assouvir leur soif de plaisirs.

Cependant, ces heureux de la terre n'étaient que la minorité. La masse du peuple, la foule innombrable des hommes étaient des ouvriers, artisans des immenses travaux qui font encore l'admiration des ingénieurs modernes, ou agriculteurs, produisant, sur les immenses terres de leurs maitres, les richesses que ceux-ci dépensaient dans les villes.

Tous ces ouvriers étaient des esclaves, c'est-à-dire des hommes qui étaient la propriété des autres hommes, qu'on achetait, qu'on vendait comme on achète et on vend un cheval ou un boeuf, qu'on tuait, comme on tue aujourd'hui un animal inutile ou un chien dangereux.

Il suffisait d'être ouvrier, pour être méprisé et malheureux; il suffisait d'être ouvrier, pour que toutes les portes de la science, des honneurs, et des richesses soient fermées.

C'est au milieu d'un tel état de choses que Jésus est venu sur la terre. Pour commencer son oeuvre et bien montrer le but qu'il se proposait, pour bien faire comprendre que les hommes sont grands devant Dieu et devant les hommes, non par l'amas de leurs richesses, l'étendue de leur science, la grandeur de leur puissance, ou l'élévation de leur position, mais bien par les vertus qu'ils pratiquent.

Jésus est né dans une famille d'ouvriers; il passa trente ans de sa vie, à côté d'un établi de menuisier, partageant les rudes labeurs de celui que tous reconnaissaient pour son père, et, quand il commença les trois années de sa vie publique, il était connu comme le fils de Joseph le charpentier et il n'a jamais protesté contre cette appellation.

Aussi, quand les jours de la Rédemption furent accomplis, quand l'Eglise fut donnée au monde pour le convertir et le sauver, ce sont des ouvriers qui sont partis à la voix du Maitre. Ce sont des membres de la classe laborieuse qui allèrent enseigner les peuples, les grands et les petits, les savants et les ignorants, des grandes vérités du salut.

Et c'est de ces jours que le travail manuel a été relevé aux yeux de tous. Dorénavant ce ne sera plus une tare, dans le monde chrétien que de gagner sa vie à la sueur de son front; ce ne sera plus un crime que d'être pauvre et humble. Au contraire, les pauvres, les humbles, les malheureux seront les enfants de prédilection de la Sainte Eglise et l'on verra des fils d'ouvrier, d'agriculteurs, s'élever jusqu'aux plus hautes dignités dans l'Eglise et dans les sciences, dans la société civile et dans l'armée.

Plus tard, on voit encore l'Eglise s'occuper d'une manière toute spéciale de la classe laborieuse pour la soustraire aux empiètements d'une société trop portée à imiter la tyrannie des anciens patrons romains. Et les grandes corporations du moyen-âge, si fertiles et si pleines d'esprit chrétien, ont été fondées, se sont développées, ont groupé les ouvriers et les patrons, en ont fait de grandes familles, unies dans un amour fraternel et dans le désir de faire ce que Dieu demande à tous les hommes d'accomplir pour obtenir la vie éternelle.

Si donc, aujourd'hui la classe ouvrière, de la ville et des champs, peut se glorifier d'avoir donné à l'Eglise et à la patrie, ses plus grands évêques, ses plus grands hommes d'état, ses généraux les plus habiles, ce n'est pas le paganisme ni la révolution, ni le socialisme, ni sa fille l'internationale neutre, qui ont produit ces résultats, c'est l'Eglise catholique.

Et aujourd'hui, au milieu de l'agitation formidable qui se manifeste dans tous les pays, devant la vague monstrueuse d'irréligion, d'anarchie et de révolution qui gronde sur nos rivages, de quel côté pouvons-nous tourner nos regards pour chercher un refuge, un soutien, une solution?

Est-ce vers la révolution? La Russie a tenté cette expérience. Jamais un peuple n'a été plus malheureux. Au milieu d'une guerre affreuse, l'ouvrier est conduit au travail au bout de la bayonnette. Il doit travailler douze heures par jour, et s'il est suspect à l'un ou l'autre des chefs autocrates que la révolution s'est donnés, il est fusillé sans autre forme de procès.

Est-ce l'Internationale? La France l'a essayé. Si ce n'eut été la fermeté de caractère d'un Millerand, appuyé par une Chambre saine et patriote, la Confédération Générale du Travail aurait déchainé une révolution aussi désastreuse que celle qui déchire la Russie, et la France eut perdu tous les fruits d'une victoire obtenue au prix de dix-sept-cent-mille vies.

Est-ce l'Eglise qui donnera la solution aux problèmes sociaux si difficiles du jour?

Oui, ce sera l'Eglise de Dieu, guidée par le Saint Esprit. Elle ne cherchera pas à écraser une classe au profit de l'autre; elle ne tentera pas de bouleverser l'ordre actuel de la société sous prétexte de rendre tous les hommes égaux devant la richesse et le plaisir; elle s'appliquera à enseigner à chacun ses devoirs et ses droits; elle dira à tous que l'on n'a de droits qu'en autant qu'on remplit ses devoirs; elle enseignera au patron comme à l'ouvrier qu'il faut être franc, juste, généreux, honnêt et charitable.

Et c'est l'influence salutaire de l'Eglise catholique et non celle de l'Internationale qui a acquis à notre peuple la réputation de sagesse "the sanest people" que les Anglais lui ont donnée, quand la guerre civile menaçait notre pays il n'y a pas encore si longtemps.

L'Internationale existait dans toutes les provinces. C'est l'esprit de l'Internationale qui animait les grévistes de Winnipeg, c'est l'esprit de l'Internationale qui agitait toutes les autres provinces; et c'est l'esprit de l'Eglise catholique qui guidait la province de Québec et en faisait "the sanest people".

J.-Albert FOISY.

Le désastre de Toscane

Rome, 9. — On ne connait pas encore l'étendue du désastre causé par le récent tremblement de terre. On sait que des centaines de personnes ont perdu la vie et que les blessés se comptent par milliers. Plusieurs petites villes et villages ont été détruits. Le besoin est grand dans la région du désastre.

Après la catastrophe d'Avezzano, l'ex-premier ministre Lublati, disait: "Chaque tremblement de terre en Italie est comme une bataille perdue." On peut dire la même chose aujourd'hui après le désastre de Toscane. Ce désastre rappelle la tragédie de Messine.

Il est impossible de dire le nombre des morts. On a déjà rapporté une liste de 400 morts et plusieurs cadavres sont encore sous les ruines. Les hôpitaux de Spezia ont reçu plusieurs milliers de blessés. On a été obligé de faire des hôpitaux provisoires avec des tentes. Dans la seule ville de Fivizzano il y a eu 300 morts.

Toutes les classes se sont unies pour secourir les sinistrés. Des monarchistes, des républicains, des socialistes et même des radicaux accourent sur les lieux du désastre.

Les survivants disent que ce fut une scène terrible. L'air était rempli de fumée et de poussière, tellement que le soleil n'était plus visible. Les paysans terrifiés croyaient que c'était la fin du monde.

Les grandes tours des châteaux du moyen-âge furent ébranlées ou partiellement détruites. Le palais ducal à Massa Carrana a été sérieusement endommagé.

Barco, ville de 9,000 habitants, a été virtuellement détruite ainsi que Fornaci.

Florence, 9. — Une douzaine de nouvelles secousses se sont fait sentir depuis la première. Elles n'ont pas été désastreuses. Les communications téléphoniques avec Masa Carrara sont interrompues.

A Pise, les fous furent pris de terreur et essayèrent de s'échapper.

MacSwiney s'engourdit en sa prison

Londres, 10. — Terence MacSwiney, lord-maire de Cork, a passé une bien mauvaise nuit à la prison de Brixton. Il souffre de grandes douleurs aux bras, aux jambes et au dos; et aussi d'engourdissement. Il garde cependant sa connaissance.

Newark, 10.—La commission municipale de Newark a adopte hier une résolution qui sera envoyée à Sa Majesté le roi George V, demandant l'élargissement de Terence MacSwiney.

New-York, 10.—Les "Guardians of Liberty" ont nié, par lettre au premier Lloyd George la déclaration du maire Hyland, qui, en demandant le relâchement de Terence MacSwiney, a prétendu parler au nom de tous les New-Yorkais. Le maire Hyland ne représentait pas les citoyens de New-York, qui sont de loyaux sujets américains.

Cork, 10.—En raison de l'attitude inébranlable du gouvernement devant les nombreux appels de relâchement en faveur du gréviste de la faim MacSwiney, on dit, un peu partout, dans la ville de Cork, que le dernier appel en faveur du maire, sera formulé par Eamonn de Valera, président de la république irlandaise. D'après cette rumeur, dont la source n'est pas encore certaine on s'attend à ce que de Valera télégraphie à McSwiney que sa vie est de trop de valeur à la cause irlandaise pour qu'il se sacrifie, et que, par conséquent, il brise son jeûne.

On croit ici que si de Valera s'en rapporte à de telles mesures, MacSwiney sera relâché immédiatement, et que le relâchement des onze autres grévistes de la prison de Cork, ne tardera pas à suivre.

Sean Hennessy, un gréviste de 19 ans, était inconscient hier après-midi. Son père persiste à ne pas appeler le médecin. Les autres prisonniers étaient très faibles, hier soir, mais, di-on, ils sont bel et bien déterminés à tenir leur bout.

New-York, 10. — Eamonn de Valera, président de la république irlandaise, a nié, hier soir, les rapports venus de Cork, comme quoi il interviendrait dans la cause de Terence MacSwiney. "Je n'en ai jamais eu l'idée, dit-il; et la rumeur qui veut que j'intervienne en désespoir de cause est fausse. Le lord-maire de Cork combat son propre combat; il est censé savoir ce qu'il fait."

Les bras sans la tête

Rome, 8. — Les ouvriers métallurgistes qui ont occupé les manufactures de l'Italie sont embarrassés par l'opposition qu'ils rencontrent de la part des techniciens et administrateurs des établissements envahis, disent les journaux ici. Le employés ouvriers n'ont pas d'experts pour faire fonctionner les différentes fabriques et on dit qu'ils ont demandé aux employés techniciens de faire cause commune avec eux. Les ingénieurs ont carrément refusé.

La situation n'a pas changé en Italie. A Livourne, les employés de chemin de fer ont remis aux ouvriers qui occupent l'établissement de la société métallurgique italienne, de nombreux camions de matériel brut qui gisaient à la gare de Torretia. Les ouvriers qui ont occupé l'aciérie de Cambare dans cette ville, hier, ont repris leur programme normal; il n'y a pas de litige entre eux et leurs patrons. Ils ont tout simplement occupé la place, pour prouver leur solidarité avec les ouvriers métallurgistes du reste du pays.

Une dépeche de Turin signale de désastreux gaspillages de matériel brut. Ce gaspillage est dû au fait que les ouvriers s'efforcent de faire croire au public que les usines fonctionnent à pleine capacité, ce qui est impossible vu le manque de chefs compétents. Les directeurs improvisés d'une manufacture d'automobiles de Turin sont, dit-on, incompétents, et on affirme que la baisse de la production décourage les employés qui s'en vont en grand nombre. Le "Giornale d'Italia" estime que 20 pour cent seulement des hommes qui occupent les fabriques, travaillent.

On rapporte que les unions ouvrières se sont mises en communication avec la Fédération Italienne du Travail, pour avoir des nouvelles et pour appuyer la Fédération en propageant le mouvement.

Le compositeur Pietro Mascagni a reçu une ovation hier, à Livourne, lorsqu'il a visité la manufacture Orlando.

Les instances en divorce aux Etats-Unis

Détroit, 11. — Le divorce est évidemment à la mode à Détroit. Dans la seule journée du 7 septembre dernier, les sept tribunaux de circuit ont émis 88 décrets de divorce. Le nombre des instances a été de 97. Le tout fut bâclé en moins de quatre heures. Le travail sera continué incessamment. 370 instances sont pendantes. Le juge Webster, qui préside le tribunal, avait inscrit 110 causes pour le premier jour. Celles qui n'ont pu s'instruire le seront au cours de la semaine.

Le bolchévisme subventionne un journal anglais

Londres, 10. — Le "Herald", organe du travail, a admis ce matin qu'il détenait 75,000 livres sterling d'or bolchévik. Mais il ajoute que ce n'est que momentané, que les actionnaires sont à décider de l'usage à faire de cette monnaie.

Cet aveu paraît en première page avec des titres à caractères gros et gras. L'article demande aux lecteurs de donner leur avis quant à l'acceptation du don. Il l'appelle "une démonstration magnifique de la vraie solidarité ouvrière et du sens que la Russie donne à l'Internationalisme". "L'accepter, ajoute-t-il, serait parachever un épisode notable du socialiste-international. La cherté croissante de la production et les craintes politiques des annonceurs nous contraindront à doubler le prix au numéro, si nous n'acceptons pas cette offre."

L'INVASION INDUSTRIELLE AMERICAINE

Chacun connaît ces magnifiques pages de notre histoire dans lesquelles de Salaberry et ses braves ont écrit des poèmes sanglants qui sont notre gloire et seront, dans le recul des temps, la gloire de nos enfants et de nos arrière-petits-enfants. Chacun sait quelle fut l'importance de la victoire de Châteauguay qui arrêta l'invasion américaine.

Aujourd'hui nous avons à gagner une autre victoire de Châteauguay, aujourd'hui nous avons à repousser une autre invasion américaine.

Il ne s'agit pas cette fois d'une invasion à main armée mais d'une invasion par des moyens pacifiques qui n'en serait pas moins dangereuse pour nous, si nous n'y prenions pas garde.

La guerre horrible par laquelle une grande partie de l'Europe a été trop longtemps ensanglantée et par laquelle le monde entier a été ébranlé, est enfin finie. La paix est signée, c'est vrai, mais la lutte continue, lutte acharnée — non plus sur les champs de bataille mais sur le terrain économique, et cette lutte-là, malheureusement, les Alliés des jours passés se la font entre eux comme ils la font contre leurs anciens ennemis et rien ne permet de prévoir le jour lointain où elle prendra fin.

Nous autres Canadiens, nous sommes une fois encore attaqués par nos puissants voisins. Ils n'ont pas l'intention de s'emparer de notre jeune pays avec l'aide de leur armée; ce qu'ils veulent, c'est mettre peu à peu la main sur ses immenses richesses, c'est se rendre maître du marché canadien afin de nous tenir sous leur dépendance économique.

Défendons-nous. Nous sommes un très petit peuple par rapport à eux; devons-nous pour cela renoncer à lutter? Prenons exemple sur les héros de Châteauguay.

Point n'est besoin de donner notre sang, il suffit de nous entr'aider. Comment? en évitant d'une façon générale d'acheter des articles importés, en leur préférant toujours des articles canadiens.

Si nous agissons ainsi nous nous défendrons victorieusement et notre dollar canadien ne tardera pas à valoir aux Etats-Unis plus qu'il ne vaut actuellement.

Favorisons les industries canadiennes, afin d'assurer pour le présent et pour l'avenir notre indépendance économique. Toutes ont besoin de notre support. Il en est que nous pouvons d'ailleurs aider sans avoir pour cela à faire le moindre sacrifice.

Considérons, par exemple, l'industrie de la chaussure si prospère au Canada et dans la province de Québec en particulier. Les chaussures fabriquées chez nous satisfont complètement les exigences des plus difficiles quant au style, au confort, à la qualité de la matière première et de la confection et, dans la plupart des cas, les prix sont inférieurs à ceux des chaussures importées.

Or les Américains exportent chaque année au Canada pour quatre millions de dollars de chaussures sur lesquelles un million doit être payé en droits de douane.

Au lieu de donner inutilement notre argent aux Américains, donnons-le à nos industriels. Aujourd'hui 65% des chaussures fabriquées au Canada proviennent de la province de Québec — 40% des manufactures de chaussures du Canada appartiennent en toute propriété à des industriels canadiens-français et, aussi bien dans les ateliers anglais que dans les ateliers français, les 7/8 des ouvriers et ouvrières sont des Canadiens-français.

Les Canadiens-français ont donc atteint une position prépondérante dans cette industrie. Il ne tient qu'à nous, en exigeant de nos fournisseurs des chaussures canadiennes, que cette prépondérance grandisse encore, ce qui accroîtra la richesse de la province et la puissance des nôtres et nous délivrera de l'oppression économique étrangère.

Ossining, 10.—Fumant tranquillement une cigarette, en entrant dans la chambre où il devait mourir, Walter Bojacowski, de Buffalo, a été électrocuté à la prison de Sing Sing, pour avoir tué George Weitz, regrattier de Buffalo.

Les clichés funestes

"NOUS N'AVONS PAS LE GENIE DES AFFAIRES"

A Montréal, l'industrie textile a été fondée par les Hudon, l'industrie des caoutchoucs par les Roy et les Gravel. Les grandes entreprises d'éclairage, de force motrice et de traction électrique, ont dû le jour à des Canadiens-Français. Georges-Elie Amyot, un corsetier québecois, a poussé ses produits jusqu'en Afrique australe et en Australie. Napoléon Drouin et Joseph Picard, sous le nom de Rock City Tobacco Co., partagent avec Macdonald et l'Impérial Tobacco Co., le commerce des tabacs au Canada. Légaré couvre aujourd'hui de ses usines et de ses entrepôts le pays tout entier. Richard sous le nom de Fashion Craft, Gareau sous le nom d'English & Scotch Woollens, ont conquis de haute lice les premières places dans la confection. Il n'aura manqué à Labelle que l'appui de ses compatriotes pour faire des grands moulins du Saint-Laurent, une entreprise canadienne-française. Hébert, Wilson, Laporte, Hudon, Patenaude et Carignan, Charles Chaput, Renaud et une demi-douzaine d'autres, dominent le marché de l'épicerie et des denrées dans tout le Canada oriental. Dubuc, avec d'infimes ressources, a édifié une affaire de pâtes de bois aussi importante à elle seule qu'une demi-douzaine des entreprises anglaises similaires. Et ainsi de suite.

N'importe, "nous n'avons pas le génie des affaires".

Et parce que "nous n'avons pas le génie des affaires", tous tant que nous sommes — directeurs de communautés religieuses, hommes d'affaires, petits épargnants — nous prodiguons les fonds aux entreprises anglaises, directement ou par l'intermédiaire de caisses d'épargne qui n'ont de canadien-français que le nom, et nous laissons crever des techniciens de génie qui avec notre argent nous auraient enrichis en s'enrichissant eux-mêmes.

"Nous n'avons pas le génie des affaires?" Disons au moins que nous avons le génie des affaires des autres!

Versailles, Vidricaire & Boulais.

Bob se promenène à la campagne; il aperçoit un âne.

— Papa, est-ce que l'âne a quelquefois mal aux dents?

— Assurément.

— Eh bien, il doit lui en falloir du coton pour remplir ses grandes oreilles?

Le Sanctus à la maison

Par la fenêtre ouverte on voit la floraison
C'est l'heure de la Messe. Au loin un clocher brille.
Tout le monde est parti; seule, une jeune fille
Vaque aux soins du ménage en la pauvre maison.

Une croix noire pend à la blanche cloison.
Dans son corsage neuf, l'enfant est bien gentille.
L'eau bout, la vapeur monte. Un chat luisant se grille
Au poêle d'où s'échappe un reflet de tison.

Mais voici que l'airain tinte dans le ciel rose.
Sanctus! Sanctus! Sanctus! La jeune fille pose
Le chou vert sur un banc, au clou le gobelet.

Sanctus! Sanctus!... Avant que la cloche se taise,
Elle tombe à genoux, et les bras sur sa chaise,
Elle incline la tête et dit son chapelet.

PAMPHILE LeMAY.

L'école et la famille

"L'école et la famille sont deux forces qui doivent agir dans le même sens; deux forces éducatrices, qui, séparées ne peuvent pas grand'chose, mais qui, réunies, sont toutes-puissantes." — Ces paroles de M. Paul Crouzet indiquent bien la nécessité de la collaboration entre l'école et la famille dans l'accomplissement de l'oeuvre par excellence de l'éducation.

Quel est le père, quelle est la mère qui n'ont pas désiré pour leurs enfants un avenir brillant, une position sociale supérieure à la leur, en un mot, une vie plus douce et plus facile? Et pour réaliser ces rêves de bonheur faits d'un commun accord autour du berceau des chers petits, le premier moyen qui s'offre à la pensée des parents n'est-il pas de procurer à leurs fils et à leurs filles cette éducation forte et solide, si nécessaire de nos jours? Aussi dès que l'enfant est d'âge à commencer ses études, s'empressent-ils de choisir pour lui *l'école*, première étape vers l'avenir rêvé.

Le choix de l'école est bien important, puisque c'est à l'école que s'écoulent les plus belles années de la jeunesse. C'est là que l'esprit, le coeur et le caractère de l'enfant sont formés. C'est là que le jeune garon est préparé à embrasser courageusement tous les devoirs de la vie. C'est là que la jeune fille est élevée conformément à la mission qu'elle devra remplir dans la société, qu'elle acquiert des habitudes de piété, de modestie, d'ordre et de travail en même temps qu'elle est initiée aux connaissances utiles et variées qui lui permettront de faire face à toutes les exigences de la vie et la prémuniront contre les dangers de toute sorte, car un esprit cultivé est plus propre à comprendre le devoir.

Mais l'obligation des parents en ce qui concerne l'éducation des enfants, s'arrête-t-il au seuil de l'école? Oh! non, le devoir de l'éducation incombe directement aux parents, puisque l'éducation n'est que le développement de la vie que le père et la mère ont transmise à leurs enfants. Ils ont cédé à un autre ce mandat qu'ils tiennent de Dieu, mais ils ne peuvent pas s'en désintéresser. L'enfant est un dépôt que Dieu leur a confié pour le faire valoir, et dont il leur demandera compte. C'est une plante précieuse qu'il faut entourer de soins et de précautions: elle doit être cultivée pour Dieu, pour la famille et pour la patrie.

* * *

Cette collaboration nécessaire de l'école et de la famille, comment peut-elle s'exercer?

Les parents peuvent coopérer avec l'éducateur de deux manières: en ne nuisant pas à son oeuvre — en le secondant de tous leurs efforts.

Les parents entravent l'oeuvre de l'éducateur lorsqu'ils n'envoient pas régulièrement les enfants à l'école. Certes, ils sont admirables ces pères qui vont parfois jusqu'à s'imposer un double labeur pour parvenir à faire subsister la famille, sans réclamer l'aide du fils à qui ils veulent donner une éducation plus complète. Plus admirables encore peut-être sont nos mères canadiennes qui souvent chargées d'une nombreuse famille, se privent volontairement des services d'une fille aînée pour lui faire acquérir l'instruction qui la rendra capable de pourvoir à sa propre existence et peut-être même à celle des membres de sa famille. A ces mères dévouées, il reste à compléter le sacrifice, en procurant à leurs filles une fréquentation scolaire régulière: ce n'est qu'à ce prix que les études seront profitables, mais la source du dévouement maternel est d'autant plus grande qu'on y puise davantage; les mères sauront donc trouver au fond de leur coeur la force de faire encore cet acte d'abnégation.

Les parents pourraient seconder efficacement les professeurs en surveillant les progrès des enfants, en s'intéressant à leurs petits succès scolaires, en les engageant à mériter des récompenses. Pour cela, que ne les aident-ils chaque jour, au moment des études et des devoirs à faire à la maison! Avec quelle ardeur, les enfants ainsi stimulés font-ils ces travaux qui, autrement, leur paraissent si pénibles. Il faudrait aussi s'abstenir de les déranger à tout instant pour réclamer un service. Sans doute, puisque la jeune fille sera appelée plus tard à gouverner sa maison, il est bon qu'elle soit initiée à tous les détails de la vie domestique. C'est d'ailleurs ce qui se fait dans les écoles, où des cours d'enseignement ménager ont été établis. En dehors des classes, la jeune fille peut et doit aider sa mère, mais de grâce, que ce ne soit pas trop au détriment de ses études, si l'on ne veut pas retarder d'autant le moment où son cours terminé, elle pourra avec avantage seconder sa mère et même la remplacer dans les soins du ménage, tout en consacrant encore chaque jour quelque temps à sa culture intellectuelle, par des lectures sérieuses qui fortifieront et augmenteront les notions acquises à l'école.

L'éducation morale sera aussi complétée au foyer. Il est des perfectionnements qui ne peuvent être donnés que par la famille. C'est la mère qui, par sa parole, son exemple, ses enseignements, conduit l'enfant dans le chemin de la vertu et du devoir. Tout le talent, tout le dévouement, toute l'autorité même des éducateurs ne suppléeront jamais à la toute-puissance de l'amour maternel.

Que dire maintenant de la faiblesse de ces parents qui permettent aux écoliers, aux écolières surtout, les amusements qui ne sont pas de leur âge? Combien de jeunes filles perdent le goût de l'étude dans les réunions mondaines, voire même les théâtres! Comment veut-on qu'après avoir entrevu la vie à travers un mirage séduisant et trompeur, les occupations sérieuses de l'esprit puissent leur plaire? elles ne rêvent plus qu'au moment où délivrées d'une surveillance qui les gêne, elles pourront laisser là livres et cahiers pour jouir de la vie que leur imagination leur fait voir si brillante.

Il me reste encore à parler de l'appui moral et sympathique que la famille devrait apporter à l'éducateur. Forcés de confier à autrui l'éducation de leurs enfants, les parents voudraient bien rencontrer des personnes dévouées, prêtes à les seconder dans cette tâche si importante, et pourtant ce n'est pas parfois sans un certain serrement de coeur que les pères, les mères surtout voient leurs enfants subir l'influence du professeur, lui obéir, adopter ses vues, ses idées, et souvent même l'aimer sincèrement. Alors il arrive qu'au lieu de lui prêter l'appui de leur influence, ces mères déprécient l'éducateur aux yeux des enfants, et en le critiquant de parti pris, les engagent même à méconnaître son autorité. Ah! ils oublient, ceux-là, que l'enfant pour s'instruire a besoin d'aimer et de sentir aimé. Socrate disait de l'un de ses disciples qui ne profitait pas de ses leçons: "Que puis-je lui apprendre? Il ne m'aime pas?" Les parents devraient être convaincus que l'attachement des enfants envers leurs professeurs est un moyen d'activité, un stimulant pour leurs études classiques, car l'enseignement intellectuel ne parvient à l'esprit de l'enfant qu'en passant par son coeur.

D'un autre côté, l'instituteur, l'institutrice ont besoin de sympathie, d'encouragement. Puisqu'ils remplacent les parents ils méritent que ceux-ci les secondent. Sans doute les professeurs ne sont pas parfait; ils ne sauraient échapper à l'humaine faiblesse. Mais les élèves ne sont pas non plus sans défauts, et ces défauts ne peuvent être corrigés que s'il y a union et concorde entre l'école et la famille. Ces parents qui accueillent sans contrôle les plaintes de l'enfant, au lieu de provoquer des explications loyales ne se sont pas rendu compte des difficultés sans nombre que rencontre l'instituteur dans l'accomplissement de sa tâche. Ils n'ont pas compris, non plus, combien ils nuisent par là à l'amélioration de l'enfant.

Puisque de la formation de la jeunesse dépend l'avenir d'un peuple, espérons donc que parents et éducateurs comprendront de plus en plus l'importance de marcher ensemble dans une entente parfaite pour obtenir le succès de l'oeuvre qui les intéresse mutuellement. "Les deux forces éducatrices, l'école et la famille, agissant alors dans le même sens, seront toutes-puissantes."

A. BIBAUD,
Directrice de l'Académie Marchand.

—La *Bonne Parole*.

CHRONIQUE

Page Féminine

Jeunes filles dont les parents sont à l'aise et qui travaillez en dehors du foyer pour le seul plaisir d'être indépendantes et d'avoir le moyen de vous payer toutes vos fantaisies, n'avez-vous jamais songé que vous enlevez, quelquefois, le gagne-pain de plusieurs moins fortunées que vous qui sont obligées d'apporter tout ce qu'elles gagnent à la maison afin d'aider à leurs parents?

Voici un fait qui est arrivé il y a quelques mois: Une jeune fille, proprement mais modestement vêtue, se rendait dans un établissement bien connu pour chercher de l'emploi. On la questionna et on la renvoya à l'après-midi, avec l'espérance d'une position lucrative. Quelques instants après le départ de la pauvrette, une de nos jeunes élégantes dont les parents roulent auto et nagent dans le luxe, se présenta, elle aussi, pour obtenir du travail. Ce n'est pas qu'elle manquât de quelque chose, si on pouvait en juger par sa toilette dernier cri: bas de soie, jupe tailleur, blouse transparente de crêpe Georgette, montre au bras et un je ne sais quoi pendu au bout d'une longue chaîne d'or. Mademoiselle avait une mine attrayante, et aussitôt Monsieur le Gérant, croyant attirer, sans doute, la pratique de la haute classe, l'engagea à la place de la petite ouvrière qui, revenant dans l'après-midi, fut obligée de s'en retourner sans emploi. Elle se plaça, quelques jours plus tard, dans une manufacture de hardes d'hommes, et là, au lieu d'un travail facile, propre et bien rémunéré, elle se pique les doigts, respire la poussière des étoffes et gagne un misérable salaire.

Tout cela, grâce à Mademoiselle l'élégante qui ne reste pas à la maison parce que l'ouvrage du ménage ne lui plaît pas et qu'elle veut sa bourse pleine sans avoir la peine de dire merci.

Loin de moi l'idée de prêcher la paresse, mais n'y a-t-il pas l'enseignement qui devrait attirer toutes ces jeunes filles qui ont des loisirs?

On demande avec instance des maîtresses pour nos écoles et la question de l'éducation de nos enfants est devenue sérieuse. Enseigner, pour la jeune fille canadienne-française, est aujourd'hui une occasion de faire du bien, et il me semble qu'elle ne doit pas rester indifférente quand la belle et grande cause de l'éducation est en jeu.

On dit que chez la femme, le sentiment religieux est plus développé que chez l'homme. Vous êtes donc plus douées, jeunes filles, ainsi plus capables d'enseigner la jeunesse. Quelle belle tâche que celle d'imprimer dans l'esprit de l'enfant les notions du bien en même temps que les notions scientifiques.

En faisant le sacrifice de votre liberté et de votre indépendance, pensez à tous ces petits dont vous serez la sauvegarde. S'ils conservent leur religion et leur langue, ce sera votre ouvrage. Même, il n'est pas téméraire de dire que du résultat de votre dévouement dépend l'avenir de notre race au Manitoba.

Laissez donc les places de bureau et de magasin aux jeunes filles dont les familles ont un pressant besoin d'argent. Mettez à profit les talents que la Providence vous a donnés et allez exercer une salutaire et bienfaisante influence sur l'esprit de nos petits Canadiens-français.

GERTRUDE.

3 septembre 1920.

PENSEES CHOISIES

En mettant l'homme de bien aux prises avec l'infortune, Dieu le purifie de ses fautes passées, le met en garde contre les fautes futures et le mûrit pour le ciel.—*J. de Maistre.*

* * *

Toute vie, si humble soit-elle, porte une responsabilité sociale.

L'ABEILLE D'OR

Je travaillais ce matin dans ma chambre, à la campagne.

L'une des deux grandes fenêtres était ouverte.

Une abeille d'or est entrée; et, au travers de cette chambre, elle a promené gaiement d'abord, anxieusement, puis désespérément sa bourdonnante chanson.

Elle se cognait à la glace de la fenêtre fermée, s'obstinant à vouloir passer là où il était impossible de passer.

Alors la brute, qui dort en tout homme, s'éveilla en moi.

Je me levai, je pris une serviette, et je donnai un grand coup imbécile sur la petite abeille.

Elle tomba étourdie contre le rebord de la fenêtre; et là, se cramponnant à ce qu'elle prenait pour de la lumière, elle attendit, la tête tassée dans son corselet de velours fauve, le second coup qui devait la tuer.

Ce second coup, je ne le donnai pas.

Pendant toute la journée l'abeille, désormais silencieuse, essaya de traverser la vitre impénétrable, montant, descendant, aspirant par les fissures l'air frais qui venait du dehors.

Le soir, je la trouvai sur le plancher, morte de fatigue et de faim.

Et pourtant, tout à côté, l'autre fenêtre était grande ouverte sur les fleurs du jardin et sur les champs inondés de soleil.

Mais l'abeille n'avait pas vu... pas même regardé...

* * *

Et moi, devant le cadavre raidi de la petite travailleuse, je pensais à tant d'âmes éprises de lumière, avides de vérité, et qui se butent, et qui s'obstinent, et qui se tuent à l'apparence des choses terrestres.

Ames prisonnières de leur sens propre, qui n'avaient qu'à voir, à côté d'elles, la route divine prise par tant de saints, élite de l'humanité.

Et un jour, elles tombent épuisées, inutiles, elles qui étaient faites pour l'apostolat fécond et pour l'éternelle vérité...

Pierre l'Ermite.

ESPOIR

Quelques feuilles meurtries papillonnent vers le ciel, caressent, en retombant sur le sol, les fleurs qui ont vécu et disparaissent dans les fissures du sol crevassé. De lourds nuages sombres et noirs parcourent l'espace et s'entrechoquent. Leurs paupières géantes pleuvent des larmes froides qui arrosent les herbes pâlies, ou glacent les arbres nus dont les membres décharnés battent le vide et gémissent sous la bourrasque.

Mon âme inquiète ne peut se méprendre à ces signes infaillibles de l'hiver qui approche, — cet hiver qui, chaque année, laboure ma figure de sillons ineffaçables ou oublie sur ma tête une couche de blanc frimas que le soleil chaud des printemps ne sait atteindre.

En vain ai-je cherché à retenir ma jeunesse que je voyais s'enfuir, le temps, en dépit de mes efforts, de mon désespoir et de mes sanglots, m'emporte, avec une vitesse vertigineuse, vers l'inconnu.

En vain l'ai-je supplié de rendre à mes membres leur souplesse de jadis, à ma figure la fraîcheur de l'enfance, à mon coeur la force de presser dans mes veines le sang, qui, hier encore, sut réchauffer mon corps transi! Implacable, sourd à mon délire, le temps, esclave peut-être lui-même de sa macabre mission, m'emporte, m'emporte toujours plus vite.

Adieu donc rêves d'or, rêves de jouissances, de richesses, adieu désirs qui me semblez nés d'hier, désirs d'amour, désirs de bonheur, de gloire, adieu!

Et toi Espérance qui, durant les orages qui bouleversent et détruisent, durant les heures chagrines ou amères, dans les douleurs âpres et sanguinaires qui poignardent l'âme, a toujours su me montrer, du doigt, un coin du ciel azuré, rafraîchir ma tête en feu ou calmer mes nerfs agités, te dirais-je adieu?

Fidèle compagnon, ne m'abandonne pas encore, car malgré mon coeur qui faiblit, malgré mes lèvres paralysées et les frissons qui me secouent, malgré l'obscurité qui déjà se fait autour de moi, ne me délaisse pas encore, parce que j'espère, d'une espérance égoïste peut-être, mais née du besoin de se sentir aimé. J'espère que ces êtres chéris que je ne puis plus voir ou entendre, mais devine près de moi, qu'eux aussi, comme les gros nuages qui pleurent, arrosent de leurs larmes mes yeux clos.

Un Canayen.

L'HOMME QUI FIT PARLER LES SINGES.

On a fait quelque bruit, il y a quelques années, au sujet d'études entreprises par le docteur Garner sur "le langage des singes". Mgr Le Roy, évêque d'Alinda et supérieur général des Pères du Saint-Esprit, raconte cette "expérience", et son récit n'ennuiera pas nos lecteurs.

J'ai connu Garner qui—et c'est une première constation à faire—n'était "docteur" que pour s'être donné ce titre à lui-même: il aurait pu tout aussi bien, à ce compte, être colonel ou amiral. J'étais vicaire apostolique du Gabon quand ce personnage y est venu, et je l'ai vu sur le théâtre de ses opérations, au Fernan-Vaz.

Aux Etats-Unis il avait publié un ouvrage sur le langage des singes, ouvrage qui j'ai lu et qui ne contient que des développements d'une banalité remarquable. Aussi, désirant sans doute appuyer ses théories par quelques données expérimentales, Garner annonça qu'il allait se rendre au Gabon, que l'Américain du Chaillu avait décrit comme la patrie du gorille, considéré comme le représentant le plus fort et le plus "humain" des anthropoïdes. Il irait s'établir en pleine forêt, habiterait une grande cage et se metttrait en rapport avec les singes, dont il ne tarderait pas à s'assimiler le vocabulaire. En Amérique, des initiatives de ce genre font merveille et suscitent facilement de généreux Mécènes . . .

Garner fit comme il avait dit.

Un beau jour, on le vit débarquer à Libreville, d'où il se rendit au Fernan-Vaz avec une grande cage en treillis de fil de fer, et s'établit en pleine forêt, près de la mission catholique. Les missionnaires sont accueillants. Le P. Buléon reçut volontiers le "Dr Garner" et l'aida dans son installation, curieux d'ailleurs de voir la suite.

La suite fut très simple.

Après une nuit passée dans sa cage, Garner reparut à la mission sans avoir pu fermer l'oeil, dévoré par les moustiques, indigné de voir les singes complètement inaccessibles à ses appels, et demandant l'hospitalité pour continuer ses études. Il resta là trois mois, but toute la réserve de vin de la mission et partit en donnant au P. Buléon, pour payer sa pension, un chèque sur une banque qui, malheureusement, n'existait pas. Et c'est tout ce que le docteur Garner apprit des singes au Fermant-Vaz: payer ses dettes avec leur monnaie . . .

En Amérique, le Dr Garner fit néanmoins sensation: il était allé au Gabon, il en rapportait des mémoires; il était même accompagné d'un petit chimpanzé avec lequel il prétendait converser. Le gorille, en effet, s'était montré réfractaire à toute éducation, et ce fait avait été pour le "savant" une autre désillusion.

Quant au langage des singes, est-il besoin de le dire? il est de la même nature exactement que celui des autres animaux: comme eux, et moins que certains d'entre eux, les diverses espèces de singes ont des cris variables pour exprimer la joie, la douleur, l'effroi, etc.

Et c'est tout.

Cependant Garner fit une seconde apparition au Gabon; mais, cette fois, il prit pension dans une factorerie anglaise où il continua ses expériences.

Il faut être juste: là, le savant américain, s'il ne parvint pas à identifier le langage simien, réussit néanmoins à prouver que le singe peut parfois s'élever "audessus" de l'homme.

Voici comment: dans cette factorerie, Garner avait un chimpanzé qu'il avait dressé à s'asseoir dans une chaise et à se tenir à table. On mangeait ensemble. Et l'on raconte que souvent . . . trop souvent. . . le soir, on trouvait le singe sur la table pendant que le Dr Garner était dessous . . .

Nota.—L'expérience tentée par Garner ne semble pas avoir fait avancer beaucoup la question de notre origine.

Mgr Le Roy.

Le monde industriel est consterné

Toronto, 8. — La nouvelle que les taux de fret seront augmentés de 40 pour cent dans l'est du Canada et de 35 pour cent dans l'ouest, à partir de lundi prochain, a jeté la consternation parmi les chefs du monde industriel et commercial. M. Hugh Blain, président de l'association des épiciers en gros, qui a combattu ardemment l'augmentation proposée, ne cachait pas son dépit, hier soir.

"Je suis fort étonné, dit-il au *World*, qu'on ait accordé pleine satisfaction aux chemins de fer. Le public ne saurait avoir confiance en une Commission qui rend un semblable jugement. C'est une très grave question. J'étais prêt à accepter un compromis, mais j'étais loin de m'attendre que les chemins de fer auraient tout ce qu'ils ont demandé. La Commission a pris une attitude extraordinaire qui provoquera un grand manque de confiance.

"Le consommateur va beaucoup souffrir de cette décision. Les prix vont monter encore beaucoup, parce que le consommateur devra payer au moins 100 pour cent de plus que le montant de l'augmentation des frets.

"L'effet sera mauvais sur les affaires en général. Les prix commençaient à baisser, maintenant ils vont monter."

Ottawa, 8. — En vertu d'un jugement qui sera rendu public probablement aujourd'hui, par la Commission canadienne des chemins de fer, les compagnies obtiendront une augmentation de quarante pour cent sur les taux de transport des marchandises dans l'est du Canada et de trente-cinq pour cent dans l'ouest. Ces nouveaux taux viendront en vigueur lundi prochain, le 13 septembre et seront maintenus jusqu'au 31 décembre. Après cette date l'augmentation pour l'est sera réduite de quarante à trente-cinq pour cent et dans l'ouest de trente-cinq à trente pour cent.

L'augmentation des taux de transport des voyageurs sera de vingt pour cent, jusqu'à concurrence de quatre sous le mille. Cette augmentation sera aussi réduite, le 1er janvier prochain, à dix pour cent et jusqu'au 1er juillet 1921. Les taux reviendront alors à ce qu'ils sont actuellement.

Le jugement autorisera une augmentation de cinquante pour cent dans le prix des billets de wagons-lits et de wagons-salon, et une augmentation de vingt pour cent dans le taux pour l'excédent des bagages.

Aucune augmentation n'est accordée dans les prix du transport du lait. On autorise une augmentation de 10 à 20 sous la tonne pour le transport du charbon, suivant la distance. Quand les taux sont inférieurs à 8 sous la tonne, une augmentation de dix sous est allouée. Quand il est de 80 sous à $1.50, l'augmentation est de 15 sous et quand le taux dépasse $1.50, une augmentation de 20 sous la tonne est allouée. Les taux pour le bois de corde, la planche et le bois de rebut, pour fins de chauffage, sont augmentés de dix pour cent.

Le jugement n'accorde aucune augmentation dans les taux pour le transport du sable, du gravier et de la pierre concassée et autres services occasionnels tels que transport sur les voies d'évitement, transport des grains, en transit, diversions, nouvelle consignation, arrêts en cour de route, indemnité pour frais de détention, pesage, etc. Mais on pourvoit à des demandes spéciales pour chacun de ces services.

Le jugement refuse également toute augmentation dans le prix des billets en série; il refuse aussi toute augmentation dans la classe de taux minima pour le transport de marchandises.

Un résumé de ce jugement a été publié par le président de la commission, M. F. B. Carvell. Le président a déclaré qu'au cours de l'enquête, commencée depuis le 10 août, un lot considérable de documents de toutes sortes a été étudié. Le travail de réviser toute cette preuve a été très long et ce n'est que grâce à l'effort des commissaires qu'on a pu en arriver aussi rapidement à cette décision.

Quatre peuples se préparent à attaquer la Serbie

7 septembre. — Une dépêche de Bari au "Messagere", déclare qu'à la suite d'un engagement entre Albanais et Serbes, ces premiers ont découvert, au nombre de leurs prisonniers, Keleg Jocha, ancien serviteur du jadis prince William de Wied, de l'Albanie.

La crise que traverse actuellement la Serbie est sérieuse. Les Croates et les Magyars, les Bosniens et les Monténégrins, sont à fomenter une insurrection générale contre elle, qui devra se déclancher dans une semaine.

Les voyageurs du côté de l'Asiatique déclarent que les Serbes ont évacué Raguse, et Dalmatie, tout près de Cattare.

La terre tremble en Toscane

Nice, 7. — Une violente secousse sismique s'est fait sentir sur toute la côte italienne, à 6 heures 30, ce matin. Elle ne fut pas lente sur le long de la Riviera, mais elle le fut la côte. Des rapports de Rome, reçus hier soir, dénotaient que le choc avait été senti à Genes et à Milan, hier après-midi.

Rome, 7. — Dans maints endroits de la région toscane, une secousse sismique s'est fait sentir ce matin. On rapporte plusieurs pertes de vie.

Rome, 7. — Les endroits qui ont été ébranlés par le tremblement de terre sont Catelnueva, Garfagnaga, Piece Fosciano, Castiglione di Garfagnana et Villa Collemendia, en Toscane.

La secousse a duré environ cinq secondes.

L'histoire d'une hausse

Washington, 7. — L'action concertée des manufacturiers et des marchands a haussé sans raison les prix des accessoires agricoles: c'est sur ce motif que la commission fédérale du commerce, dans un rapport publié la nuit dernière, recommande la reprise de l'instance contre le monopole de la Compagnie Moissonneuse Internationale (International Harvester Company) et contre les manufactures et marchands de ces accessoires.

Son information, dit-elle, qu'a ordonnée le Sénat, a révélé que durant la période 1914-1918, les prix acquittés par les cultivateurs pour leurs outils montèrent de 73 pour 100, surtout en 1917 et 1918. Or le coût de revient ne justifie pas cela. Et ce qui a permis aux cultivateurs de tenir, c'est que le prix de leurs produits s'est lui-même accru à un plus haut point. Mais il suffirait qu'il diminuât pour que l'agriculture se vit du coup entravée.

La dissolution partielle de la Compagnie Moissonneuse Internationale n'en a pas aboli l'hégémonie dans la vente des accessoires; il faudrait pour cela que les installations de McCormick et de Deering soient désunies de leur régie directe ou indirecte (par détention conjointe des actions). Cette disjonction est essentielle, dit la commission. Les deux groupes se sont coalisés illicitement en 1902. Et ce sont eux qui donnèrent à la Compagnie Internationale la force dont elle jouit. Leur volume de production, la faiblesse de leur coût de revient et la réputation de leur commerce ont rendu illusoire toute concurrence d'autrui.

D'autre part, la Compagnie Moissonneuse Internationale, dans une déclaration signée de Cyrus McCormick, le président de son bureau de direction, déclare:

"Il est bon de noter que le rapport ne juge pas excessifs ni exorbitants, ni déraisonnables les prix ou bénéfices de l'industrie d'accessoires agricoles, mais que les chiffres, quant aux profits des manufacturiers, excèdent cependant les recettes brutes de cette compagnie."

Il aurait bien pu ajouter que si on leur avait accordé le même taux d'indemnité à l'heure que les manufacturiers paient pour la production de leurs outils aratoires, il sauterait aux yeux que les cultivateurs ont besoin de la hausse de leurs propres produits pour vivre convenablement. Or la hausse dans les deux cas dépasse la compétence des uns et des autres.

La Compagnie Moissonneuse n'a jamais transigé avec aucun compétiteur dans la fixation ou le maintien des prix.

Des imprudents trouvent la mort

Fores-Millis, N.-Y., 7.—Deux aviateurs ont été tués ce matin lorsqu'un hydroplane de la marine, qui les portait, tomba près des cadres de tennis de Forest-Hills, où une grande foule assistait au tournoi national. Ce sont: le lieutenant J.-N. Grier, de la marine américaine, et le Sergent Saxe, de l'armée. Ils prenaient des photographies du tournoi, lorsque le moteur cessa de fonctionner et précipita tout l'appareil vers la terre. Des centaines de spectateurs ont accouru. La police a eu de la difficulté à pénétrer la foule pour se rendre sur les lieux. On a dû travailler quelque temps avant de pouvoir retirer les cadavres des décombres.

Les ouvriers d'Italie et l'industrie

Rome, 7. — Les autorités ont commencé de négocier avec les exécutifs des unions ouvrières au sujet de la saisie de toutes les manufactures de métallurgie. Un comité des ouvriers confèrera avec les chefs du parti socialiste. Les patrons se déclarent incapables de supporter les charges qu'entraînerait la hausse demandée par les ouvriers. En Italie, on paye la houille dix-huit fois le prix d'avant-guerre.

On craint un mouvement général de main-basse des ouvriers sur les industries dans toutes les grandes villes d'Italie. Déjà, 400 des principaux établissements sont à leurs mains. Le gouvernement se prépare à réprimer les désordres. Toute la nuit, des chars blindés ont fait la garde dans les rues. Des troupes armées sont postées à tous les points importants.

A un certain endroit, les grévistes ont reçu la nouvelle que la police devait tenter de reprendre la manufacture qu'ils avaient saisie. Ils se sont immédiatement rendus sur les lieux, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. On croit que les grévistes, en l'occurrence d'une attaque, ont convenu de se protéger par la présence de femmes et d'enfants.

La surveillance est stricte autour de toutes les banques.

A Turin, les ouvriers ont forcé les coffre-forts pour en retirer ce qu'ils croient leur appartenir d'arrérages. Aux usines d'autos Fiat, on a ouvert les chambres fortes et on s'est emparé de l'argent, des documents de la compagnie et de la correspondance.

A Milan, les grévistes avaient emprisonné des ingénieurs comme ôtages, mais les ont élargis. A Florence aussi, l'acquisition des industries se fait sur une grande échelle.

Mgr Fallon en Irlande

Londres, 8. — Sa Grandeur Mgr Fallon, du diocèse de London, Ont., qui est arrivé à Londres sur la fin de semaine, est parti pour l'Ecosse, d'où il se rendra en Irlande.

PROPAGANDE

Liste des brochures, tracts et volumes que l'on peut se procurer au "Comité de Propagande LaVérendrye de l'A.C.J.C.", 39, avenue Provencher, Saint-Boniface:

"ACTION FRANCAISE", MONTREAL

"Almanach de la Langue Française": 1916 ....$ .20
1917 ....$ .15
1918 ....$ .15
1919 ....$ .20
1920 ....$ .20
"L'Exploit de Dollard": Abbé Faillon ....$ .10
"Paul-Emile Lamarche": Oeuvre-hommage $1.00
"La Déportation des Acadiens": Henri d'Arles ....$ .10
"La mission de l'Université": Mgr G. Gauthier ....$ .10
"Pour l'Action Française": Abbé Lionel Groulx ....$ .10
"Refrains de Chez Nous" ....$ .10
"Si Dollard Revenait": Abbé Lionel Groulx ....$ .10
"La Race Supérieure": R. P. L. Lalande, S.J. ....$ .10
"La Valeur Economique du Français": Léon Lorrain ....$ .10
"Les Rapaillages": Abbé Lionel Groulx: Edition populaire ....$ .25
"La Naissance d'une Race": Abbé Lionel Groulx ....$ .75
"Pour la Défense de nos Lois Françaises": Antonio Perrault ....$ .25
"Fleurs de Lys": Troisième concours littéraire: 1918 ....$ .60
"Au Pays de l'Erable": Quatrième concours littéraire: 1919 ....$ .80
"Album Lafontaine": Souvenir du 75me anniversaire ....$ .15
"Contes Historiques" en images:
Première série ....$ .15
Deuxième série ....$ .15
Les deux séries en album ....$ .56
"Histoire Acadienne": Abbé Lionel Groulx ....$ .10

"ACTION SOCIALE CATHOLIQUE", QUEBEC

"Almanach de l'Action Sociale Catholique": 1920 ....$ .50
"L'Eglise Catholique au Canada" ....$ .10
"Deux Grèves de l'Internationale" ....$ .05

"LIGUE DE RALLIEMENT FRANCAIS EN AMERIQUE"

"La Langue Française et le Christianisme": Mgr Guertin ....$ .05
"La Reconstruction Sociale" ....$ .05
"Le Français dans le New-Hampshire": Abbé Henri Beaudé ....$ .05
[illegible] nell ....$ .05

OEUVRE DES TRACTS

"Le Syndicalisme Catholique en Hollande": P.-J. Serrarens ....$ .10
"Les Familles au Sacré-Coeur": R. P. J.-P. Archambault, S.J. ....$ .05
"Les familles au Sacré-Coeur": R. P. J.-P. Archambault, S.J. ....$ .05
"Ecoles Canadiennes-Françaises": R. P. Adélard Dugré, S.J. ....$ .05
"Les Retraites Fermées au Canada": R. P. Lecompte, S.J. ....$ .05
"L'Eglise et l'Organisation Ouvrière": R. P. Archambault, S.J. ....$ .05
"Police! Police! A l'Ecole, les Enfants": B. P. ....$ .05
"Nos Légitimes Aspirations": Abbé Geo. Courchesne ....$ .05
"Des Justes Limites à l'Action de l'Etat": S. E. le Cardinal O'Connell ....
"Le Mouvement Ouvrier Catholique au Canada": Omer Héroux ....$ .0[illegible]
"L'Instruction Obligatoire" ....$ .0[illegible]
"L'Ecole Obligatoire": Mgr L.-A. Paquet ....$ .05
"Le Bon Journal": R. P. Marion, O.P. ....$ .05
"Le Dr Painchaud": C.-J. Magnan ....$ .05

BROCHURES ET LIVRES ANGLAIS

"Polly Masson": William Henry Moore $1.31
"The Clash": William Henry Moore $1.75
"Bridging the Chasm": Percival Morley $1.35
"Ireland's Case": Seumas MacManus $1.00
"Do the French-Canadians Speak Patois": L.-S. Richard, LL.D. ....$ .05

DIVERS

"Le Capital et de Travail": Noël Bernier ....$ .10
"Manuel des Francs-Catholiques": Louis Hacault ....$ .10
"Dixième Anniversaire du "Devoir": lettres et discours ....$ .25
"Ecoles Neutres et Programmes Scolaires": Mgr A. Béliveau ....$ .0[illegible]
"L'antidote contre la mauvaise presse": R. P. Bissonnette, O.P. ....$ .10
"La mission Jellicoe": Henri Bourassa ....$ .10
"Choses qui s'en vont": Frère Gilles, O.F.M. ....$ .23
"Histoire du Canada": Abbé Adélard Desrosiers et Camille Bertrand $1.50
"Récits Laurentiens": Frère Marie-Victorin, des E. C. Edition brochée ....$ .60
"2,000 Mots par l'image": Abbé Etienne Blanchard ....$ .25
"Jeu de Cartes du Bon Langage": 4me série: Abbé E. Blanchard ....$ .30
"Les Langues et les Nationalités": Un Sauvage ....$ .25
"Silhouettes Paroissiales": R. P. Louis Lalande, S.J. ....$ .75
"Le Petit Monde": Louis Dupire ....$ .50
"Le Canada Apostolique": Henri Bourassa: Edition de luxe ....$ .50
Edition populaire ....$ .25
"Syndicats Nationaux ou Internationaux?": Henri Bourassa ....$ .10
"Notre Jeunesse": Guy Vanier ....$ .10

Ces brochures seront expédiées franc de port sur réception du montant requis. Strictement payables d'avance. Les chèques devront être fait au pair à Saint-Boniface.

Adressez vos commandes à:
COMITE DE PROPAGANDE
LaVERENDRYE DE L'A.C.J.C.
39 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.

Declare qu'elles la soulagèrent de son mal de dos.

MME ROBERT BAIRD PARLE DES PILULES DE DODD POUR REINS

Une dame de Belmore dit qu'elle fut faible et épuisée tant que les Pilules de Dodd pour les reins ne l'eurent pas soulagée.

Belmore, Ont., le 13 septembre (Spécial.) — "Je puis vous assurer que les Pilules de Dodd pour les reins m'ont aidé à combattre mon mal de dos plus que ne l'avaient fait les autres pilules."

C'est Mme Robert Baird, une dame bien connue et fort estimée ici, qui fait cette déclaration. Elle est très enthousiaste des Pilules de Dodd pour les reins comme remède pour les femmes fatiguées et épuisées.

"Je fus faible et épuisée tout l'été", déclare-t-elle. Avant la naissance de mon bébé, je pris des Pilules de Dodd pour les reins. Elles m'ont aidé de toute façon. J'en ai aussi fait prendre à mon petit garçon et elles lui ont fait beaucoup de bien."

Les femmes qui sont faibles et épuisées devraient d'abord voir à leurs reins. Aucune femme ne saurait être forte et en bonne santé si ces reins ne font pas parfaitement leur travail d'élimination des impuretés que contient le sang. Des reins faibles sont la cause des neuf-dixièmes des maux dont souffrent les femmes. Demandez à vos voisins si les Pilules de Dodd pour les reins ne rendent pas les reins vigoureux.

Les Pilules de Dodd pour les reins: 50 sous la boîte ou six boîtes pour $2.50. Chez tous les marchands ou The Dodds Medicine Co., Limited, Toronto, Ont.

En Province

LAURIER

Sont partis pour nos institutions d'éducation à Saint-Boniface ou aux alentours: Mlles Luce Trottier, Lorette Trottier, Marie Assailly, Emélie Assailly, Juliette Comartin, Henriette Letain et Angela Gamache; MM. Gilles Trottier, Léopold Grignard, Wilfrid Pitre et Antaine Deslauriers.

C'est une bonne marque pour notre district de Laurier, qu'un si bon nombre de parents sont prêts à faire les sacrifices nécessaires pour envoyer leurs enfants recevoir leur éducation dans nos couvents et nos collèges, lorsqu'ils pourraient les envoyer à notre école secondaire (High School) du village. Ces parents savent que l'instruction et la formation dans nos institutions catholiques surpasse de beaucoup celle qui est donnée dans nos écoles publiques. C'est surtout pour que leurs enfants apprennent le français que ces parents font des sacrifices. Ils méritent des félicitations de ne pas être de ceux-là qui disent: "La *business* ça se fait en anglais aujourd'hui", et qui sont prêts à laisser l'Etat donner à leurs enfants une instruction anti-canadienne-française et anti-chrétienne.

Baptêmes

Le 17 août, Joseph-Edgar-René-Marcel, fils de Alfred-Edgar Boisvert et de Elodie-Marie Jeannotte.

Le 29 août, Joseph-Alexandre-Aurèle, fils de Joseph Bilodeau et de Joséphine Jeannotte.

* * *

Décès

On nous annonce la mort de Mme Arthur Bourget, anciennement de cette paroisse. Nos sincères condoléances à la famille éprouvée.

Marie-Marcelline, fillette d'un an de M. et Mme Henri Deslauriers, est morte subitement de convulsions, mardi, le 6 septembre dernier. La sympathie de toute la paroisse va à cette famille si douloureusement éprouvée.

* * *

Les enfants de nos différentes écoles sont très occupés à se préparer pour l'exposition annuelle qui aura lieu dans la vieille maison d'école, le 27 septembre prochain.

SAINTE-AMELIE

Tombola! Ce mot sera le mot d'ordre chez nous jusque tard en automne. Nombreux et avantageux sont les articles qui figurent sur la liste. Avec 25 sous on peut gagner un mouton, une génisse d'été, une montre de $8.50, un service à thé de $9.25, un service de toilette de $9, un magnifique crucifix bénitier de $6, etc., etc.

Il rira certainement celui qui, le jour du tirage, apprendra que la piastre qu'il a sacrifiée lui a rapporté un de ces 32 articles convoités par tant de monde. Chose certaine, c'est qu'aucun gagnant ne regrettera d'avoir risqué un petit montant. Il nous semble déjà entendre l'un ou l'autre s'écrier: "Quelle veine! Ça m'a vraiment payé de prendre des chances sur cette tombola de Sainte-Amélie, j'ai gagné une montre toute neuve qui vaut aujourd'hui $10." Un autre dira: "J'avais pris un seul billet et me voilà avec un mouton qui doit valoir au moins $12. N'ai-je pas été bien inspiré de prendre ce chanceux numéro?"

Mais n'anticipons pas! Jusqu'aujourd'hui il n'y a pas de gagnants encore; la grande question est que chacun profite des chances qu'offre notre tombola. On trouvera toujours au presbytère des billets à vendre au prix de 25 sous, ou des livrets de 12 billets au prix de $3.00.

Peut-on s'en procurer par la poste? Certainement, et même par téléphone. Les billets de notre tombola sont prêts à partir au premier signal et dans n'importe quelle direction.

Quelques-uns sont déjà rendus à Québec, d'autres circulent en ce moment dans les provinces de l'Ouest, il y en a même qui ont passé les lignes. Cela veut dire qu'il y en a pour tout le monde.

Une personne partie avec 4 livrets est revenue et en demande 8 de plus; cela prouve que nos billets se vendent bien. Rien d'étonnant, car la liste des articles fascine quiconque la lit.

Nous remercions d'avance tous ceux qui encourageront la vente des billets, et nous demandons à Dieu de leur rendre l'aumône au centuple.

Olivier.

OAK LAKE

Notre église offre un très joli coup d'oeil, maintenant que les travaux sont terminés. L'extérieur et l'intérieur ont été rafraîchis de deux couches de peinture crème et brune. Tout est coquet et le monde content de leur générosité envers le temple de Dieu.

* * *

Mme Jos. Donais, sa fille et son frère, M. Gauthier, de Alida, Sask., étaient en promenade dernièrement chez des parents et amis.

* * *

M. Alfred Abraham, de Halifax, N.-E., est en visite chez M. Jos. Charpentier.

* * *

Mlles Clara et Elodie Vachon sont retournées au couvent de Saint-Norbert, la semaine dernière. Mlle Marie-Anne et le petit Joseph Masson ont repris le chemin du couvent de Grande Clairière.

Mmes Jos. Charpentier et Georges Emond sont revenues d'une visite en Saskatchewan, chez des parents et amis.

* * *

La récolte en général est bonne et le monde satisfait. Tant mieux. Il n'y a rien comme d'être satisfait de ce que Dieu nous donne.

E. A.

SAINT-NORBERT

Sorti des ateliers de M. N. Pirotton il a été érigé dans le cimetière de Saint-Norbert un magnifique monument funéraire pour la famille de Joseph Beaugrand-Champagne.

Sur une solide fondation repose une grande pierre sculptée sur laquelle est disposé trois blocs en marbre blanc surmonté chacun d'une riche pierre en granit noir portant les inscriptions dorées. La pierre du milieu fait piedestal à une superbe statue du Sacré-Coeur; deux jolis anges adorateurs complètent le groupe qui est d'un bel effet. Ces magnifiques statues sont dues au très habile ciseau de l'Italien Sachi dont après de telles preuves, le talent est indiscutable. M. Sachi est attaché à la maison Pirotton; c'est dire qu'on peut faire exécuter là tout travail de statuaire, fut-il le plus difficile.

* * *

Le 29 août a été baptisé Joseph-Victor-Henri-Alcide-Antonio, enfant de feu Victor Champagne, décédé le 5 juillet dernier. Daigne le ciel faire revivre en son fils toutes les vertus du père trop tôt disparu.

Parrain et officiant, le Rév. Père Antonio Champagne, C. R., récemment arrivé d'Europe, oncle de l'enfant. Marraine, Mlle Donalda Champagne, tante de l'enfant.



LETELLIER

Notre village a été témoin, dimanche soir, d'un joli événement artistique. M. S. Hélie, notre ténor canadien au talent d'une si belle venue, donnait chez nous le premier concert de sa tournée dans les paroisses françaises du Manitoba. Il était accompagné de Mlle A. Patenaude, de MM. Georges Dorval, organiste à la cathédrale de Saint-Boniface, et Wynant, violoniste.

Un auditoire choisi avait répondu à l'appel des organisateurs. Il ne fut pas déçu; M. Hélie avait la voix souple, chaude et prenante. Il chanta à ravir. Aussi eut-il force applaudissements et rappels.

Mlle A. Patenaude, soprano, se tailla un joli succès dans un duo qu'elle rendit d'admirable façon avec M. Hélie. M. Georges Dorval, qui accompagnait M. Hélie, s'en tira avec une rare habilité. L'auditoire l'apprécia beaucoup dans deux morceaux qu'il exécuta en outre de l'accompagnement. M. Wynant, par son remarquable talent de violoniste, n'eut aucune difficulté à s'imposer à l'admiration de son auditoire.

Au sortir de ce concert qui a permis à notre population de montrer son goût du beau chant, tous s'accordaient à formuler un même voeu: que M. Hélie nous revienne.

Signalons en terminant qu'une bonne part du succès de ce concert revient à M. Ed. Comeau, qui avait charge de son organisation à Letellier.

On découvre les ruines d'une cathédrale

Paris, 11. — Un trésor datant du commencement du cinquième siècle, a été trouvé au milieu des fondations de la cathédrale de Reims. Il y a quelques jours des ouvriers travaillant à la restauration de la Cathédrale, ont trouvé les traces d'une bâtisse beaucoup plus ancienne dont les annales monocales déclarent avoir été la Basilique fondée en l'honneur de la Vierge, par S. Nacaise en 401 A.D.

La nef de la bâtisse primitive a été découverte supportée par trois arches romaines en bonne condition. L'archéologue qui en a été en charge a fait de minutieuses études des planchers sablonneux de l'antique édifice, et découvrit ensevelies dans un coin, des images saintes en ivoire, curieusement et magnifiquement sculptées, parmi les débris d'une boîte de bois. Il est évident que les prêtres de l'époque avaient enterré leurs plus précieux trésors pour les sauver d'une invasion des barbares, quatorze siècles avant que le canon allemand ait tonné contre la magistrale architecture gothique qui a remplacé leur primitive église.

MacSwiney n'est pas le seul

Cork, 8. — Onze grévistes de la faim en sont rendus à leur vingt-huitième jour de jeûne, à la prison de Cork. Sean Hennessy, âgé de 19 ans, domicilié à Ballingarry (Limerick), et Thomas Donovan, d'Emly (Limerick), souffrent, dit-on, affreusement. Le premier a une jambe empoisonnée, et l'autre souffre de plusieurs abcès à l'intérieur de la bouche. Depuis jeudi dernier, alors que les prisonniers refusèrent la visite des médecins, ils n'ont religieuses les assistent jour et nuit.

Il y a deux jours, les prisonniers ont même refusé de prendre de l'eau, déclarant que les chefs de la prison y avaient versé certains stimulants. Ils ont souffert de la soif jusqu'à ce que les religieuses vinssent leur porter de l'eau de leurs propres mains.

On a interdit, hier matin, au correspondant de la Presse Associée, l'entrée de la prison. Les gardes postées aux portes lui ont déclaré que l'entrée n'était permise qu'aux parents des grévistes.

La dynastie des Hapsbourg se meurt

Genève, 8. — Quatre-vingt membres de la famille Hapsbourg sont dans une détresse financière lamentable, déclarait hier à un visiteur, l'impératrice Zita, d'Autriche, à Prangins, où elle vit actuellement avec l'ex-empereur. Ceux qui sont dans cette détresse sont des archiducs et des archiduchesses et des membres inférieurs de la dynastie. Leurs indemnités ont été coupées, et ils ont souffert de lourdes pertes en raison des taux du change. Les exilés ont été forcés d'accepter des positions humiliantes (pour eux), afin de pourvoir à leur existence. Un bon nombre de ces archiduchesses sont devenues gouvernantes, d'autres domestiques. Les archiducs se sont faits buralistes.

UNE GREVE

Il y a actuellement grève chez Jacob & Crawley, maison de tailleurs.

Voici la version des grévistes, dont plusieurs sont de langue française.

Il y a six semaines, Jacob & Crawley auraient signé un nouveau contrat accordant une substantielle augmentation de salaire à leurs employés. Après avoir consenti cette augmentation de salaire, ils seraient revenus sur leur décision et auraient tout simplement rompu leur contrat, il y a une dizaine de jours. Selon les grévistes, les patrons auraient admis être en faute, mais affirment qu'ils ne changeront point d'attitude. Les grévistes font partie de la Ladies' Garment Workers' Union.

— Qui a mangé les gâteaux qui étaient dans le buffet?
— C'est moi, maman.
— Et pourquoi cela, Monsieur Bob?
— Tu avais recommandé à la bonne de toujours fermer le buffet: hier elle l'a oublié; alors, pour lui donner une leçon, j'ai mangé tous les gâteaux.







SUBVENTIONS POU R LES CONCOURS DE GRAIN DE SEMENCE

Les subventions qu'une province peut avoir le droit de recevoir pour les concours de récoltes sur pied, les concours combinés de production de graine et de graine nettoyée, les expositions locales et provinciales de semence qu'elle organise, ne peuvent dépasser les deux tiers des sommes accordées en prix aux concurrents qui sont producteurs *bona fide* des produits exposés, comme suit:

Concours de récoltes sur pied—Le montant des subventions ne peut dépasser $50 pour chaque espèce de récolte. Des subventions peuvent être payées pour des concours conduits avec cinq espèces de récoltes, sous les auspices d'une société d'agriculture. Ces récoltes peuvent se composer de graminées, de céréales, de trèfles ou d'autres plantes cultivées pour la graine. En ce qui concerne les plantes bisannuelles comme les plantes racines et les légumes potagers, les prix peuvent être accordés sur le pointage combiné des racines portegraines et de la récolte de graine. Il doit y avoir plus de dix entrées par concours. Les Ministères provinciaux de l'agriculture doivent déposer à la division des semences, Ministère fédéral de l'agriculture, Ottawa, au plus tard le 1er mars qui suit la saison des concours, un état donnant les noms et les adresses des concurrents heureux, les variétés et l'origine de la semence employée par le concurrent pour la production des champs primés et le quantités de semence produites et offertes en vente.

Concours combinés de récoltes de graine et de graine nettoyée.—Le montant de ces subventions ne doit pas dépasser $200 pour chaque concours. Il peut être payé à toute société d'agriculture, pour l'une des récoltes de graine cultivée mentionnée ci-dessous. Le sociétés d'agriculture qui veulent conduire ce genre de concours n'ont pas le droit de recevoir des subventions pour les concours de récoltes sur pied conduits avec la même récolte pendant la même saison.

La récolte de semence peut être l'une des suivantes: blé, orge, avoine, pois de grande culture, sarrasin, maïs, fèves, pommes de terre, trèfle et mil. Il doit y avoir au moins 15 entrées à chaque concours et l'allocation des prix doit se faire de la façon suivante: 35 pour cent sur le pointage accordé par les juges pour les récoltes sur pied et 65 pour cent sur le pointage accordé pour la graine nettoyée. Cette graine doit être jugée en sac ou en coffres, sur la ferme du concurrent après le 15 décembre qui suit la moisson et avant le 1er mars de l'année suivante. Dans les districts qui ont organisé le rassemblement, le nettoyage, le classement et la conservation de la semence sur des bases coopératives, et qui produisent des récoltes combinées de semence et de graine nettoyée, l'appréciation de la semence nettoyée peut se faire à l'entrepôt de la coopérative, à condition que le concurrent soit membre de cette coopérative. La semence de souche employée par le concurrent dans les concours combinés de récolte et de graine nettoyée doit être d'une origine approuvée, c'est-à-dire qu'elle doit être éligible pour l'enregistrement ou qu'elle est approuvée par un comité désigné par le Ministre provincial de l'agriculture; l'agent de district de la division des semence doit être reconnu comme membre ex-officio du comité.

Les quantité minima de semence nettoyée que les concurrents doivent se préparer à présenter aux juges pour avoir droit aux prix, sont les suivantes.

Récolte	Boisseaux
Blé	150
Orge	100
Avoine	200
Pois	100
Sarrasin	100
Maïs	100
Fèves de grande culture	25
Pommes de terre	150
Trèfle	15
Mil	15

Comme il est reconnu que ce genre de concours peut encourager l'établissement d'un approvisionnement important de graine commerciale, la division des semences du Ministère fédéral de l'agriculture, Ottawa, emploie ses efforts à faciliter la vente de la semence produite par les concurrents. Naturellement cette semence sera classée officiellement d'après les types modèles commerciaux qui existent. Un agent autorisé de la commission des semences prélèvera des échantillons témoins, sur lesquels les certificats de qualité se baseront. Cet agent pourra juger la semence dans la deuxième phase du concours, tout en remplissant ses autres fonctions. Il fera connaître le résultat de ses appréciations au Ministère provincial de l'agriculture, où la décision finale sera prise et où l'argent des prix sera donné.

Expositions de semence.—Des expositions de semence peuvent être organisées en même temps que des concours de récoltes sur pied, et des prix peuvent être accordés sur des présentations composées d'une quantité donnée de graine battue et nettoyée sur la ferme de l'exposant. Les subventions dans ce cas ne peuvent dépasser la somme de $75.

Expositions provinciales des semences.—Le montant de la subvention accordée à une exposition provinciale de semences ne peut dépasser $200 pour chaque série de prix offerts aux producteurs *bona fide*, au compte de chacune des trois catégories suivantes (a) catégorie générale, (b) produits venant de champs primés ou recommandables, inscrits aux concours de récoltes sur pied et aux concours combinées de récoltes de graine et de graine nettoyée, (c) présentations de graines ou de plantes sélectionnées éligibles pour l'enregistrement.

Si la somme de $200 offerte n'est par entièrement absorbée par la catégorie (c) le reste peut être affecté à la catégorie (b), en plus des $200 disponibles pour cette catégorie.

Le montant total des subventions qu'une province peut recevoir ne peut pas dépasser la somme de $2,000 à moins que l'étendue en récoltes de grande culture dans cette province n'excède un million d'acres. Dans ce cas la subvention peut être augmentée à raison de $2,000 pour chaque million d'acres en culture, indiqué dans le rapport du bureau fédéral de statistiques pour l'année en question, mais le montant total des allocations auxquelles une province a droit de ce chef ne peut dépasser la somme de $2,000 *pro rata* par 100,000 âmes de la population totale indiquée par les derniers relevés du recensement.

Sur le montant total des subventions auxquelles une province a droit, au moins 25 pour cent doivent être affectés à la récolte combinée de semence.—Gazette Agricole.

Autour de la Ferme

COMMENT NOURRIR LA TRUIE PORTIERE EN HIVER

Le porc vigoureux et qui profite sans arrêt est le seul qui laisse un bénéfice. Or le nombre de porcelets dans une portée, ainsi que leur vigueur et leur taille, dépendent, dans une large mesure, du soin que l'on a mis à choisir le reproducteur et à bien nourrir la truie en gestation.

Gardez-vous d'employer le premier verrat venu; ayez un type idéal dans l'esprit; recherchez la force, la longueur et la qualité. Ne le tenez ni trop gras ni trop maigre; dans un cas comme dans l'autre, vous aurez sûrement des gorets grêles, faibles, peu florissants. Nourrissez bien votre verrat, et faites-lui prendre beaucoup d'exercice pour qu'il se maintienne vigoureux et en bon état.

La truie, au moment de la saillie, doit également être en bon état de chair, ou du moins en train de prendre du poids. Encore plus que le mâle, veillez à ce qu'elle ne soit ni trop grasse ni trop maigre. Faites-la saillir aussi tard que possible dans la période de chaleur — le deuxième jour pour les truies ordinaires. Toutes les preuves démontrent qu'on obtient ainsi une portée plus nombreuse.

Deux choses sont d'une importance capitale, aussi bien pour le verrat que pour la truie: l'exercice et l'alimentation judicieuse. La suralimentation est un gaspillage d'aliments de plus en plus coûteux; elle est aussi très mauvaise pour les porcelets à naître. Chose surprenante mais absolument vraie: il se perd plus de portées par l'excès que par le manque de soins.

Voici trois bonnes règles pour le soin de la truie portière: 1. Fournissez un abri: un hangar ou une cabane bien abrités suffiront, pourvu qu'ils soient tenus secs, bien pourvus de litière et assez vastes pour loger trois ou quatre truies. 2. Donnez-leur accès à un parc ou à une cour; contraignez-les à se démener pour se procurer leur nourriture. 3. Fournissez l'alimentation nécessaire: aliments succulents, gros fourrages, éléments minéraux, et une légère ration de grain, judicieusement donnée.

Voici en détail la ration recommandée: Racines, betteraves fourragères ou betteraves à sucre, hachées et données crues, ou navets et pommes de terre cuits, 5 à 10 livres par jour. Foin de trèfle ou de luzerne, bien haché et de la meilleure qualité, donné dans des râteliers tenus constamment remplis. Moulée sous forme de son et de petit son (gru) en parties égales (spécialement pour la jeune truie) 2 à 4 livres par jour. On peut aussi donner un peu d'orge. En général, évitez le blé-d'Inde ou n'en donnez jamais plus qu'un quart de la ration de grain. Pendant l'hiver, tenez toujours à la disposition de la truie les éléments minéraux indispensables sous forme de cendres, terre, gazon, charbon de bois, etc. Les truies qui manquent d'éléments minéraux mettent généralement au monde des petits sans poils ou à faible ossature.

Rappelez-vous que jamais l'air pur, frais et sec, quelque froid qu'il soit, ne fait du mal à un cochon sain, qui s'y est endurci graduellement. Les quartiers sans air, chauds, humides, "confortables" ont ruiné plus de portées et rendu plus de truies impotentes que toutes les autres causes ensemble. Tenez-vous-le donc pour dit. Les moulées de toutes sortes sont rares et coûtent cher. N'en soyez donc pas prodigue, et faites le plus large emploi possible des racines et du foin de trèfle.

G.-B. ROTHWELL,

Adjoint à l'éleveur du Dominion.

Condamnation de veaux trop jeunes

L'application de l'amendement apporté au règlement 26, aux termes de l'article 9, sous-section (A) de la loi du bétail et des produits du bétail mettra fin aux lourdes pertes que subit l'industrie animale canadienne du fait de l'abattage de veaux trop jeunes; la qualité de la viande de veau sera améliorée et la vente des veaux se fera dans des conditions plus humanitaires.

Aux termes de ces règlements, qui sont entrés en vigueur le 25 août dernier, tous les veaux reçus aux cours publiques à bétail et aux salaisons sont sujets à l'inspection par le Ministère de l'agriculture. Les veaux de moins de trois semaines et tous les autres veaux trop jeunes sont condamnés. Les veaux condamnés sont abattus par les salaisons qui ont les moyens nécessaires pour les utiliser, et les fonds résultant de leur utilisation seront conservés par le Ministère en attendant l'effet de cette ordonnance.

On croit que la stricte application de ce règlement réduira bientôt à un volume négligeable les expéditions de mauvais veaux, surtout lorsque toutes les personnes intéressées apprécieront la politique progressive dont s'inspire cette ordonnance. Les règlements sont appliqués par le Ministère de l'agriculture, par l'entremise de la division de l'industrie animale et la division de l'hygiène des animaux.—Gazette Agricole.

A travers le Canada en aéroplane

Ottawa, 9. — La première envolée en aéroplane et en hydroplane à travers le Canada, aura lieu dans la dernière semaine de septembre entre Halifax, Winnipeg et Vancouver.

Le colonel Leckie sera le pilote de l'hydroplane avec les capitaines G.-A. Thompson, de Winnipeg, B. Home-Hay, D. Carruthers, de Kingston. Ceux-ci ont un excellent record pour service outre-mer. Un quatrième pilote de réserve sera nommé dans quelques jours.

La situation industrielle en Italie

Rome, 9.—On travaille avec ardeur pour arriver à un règlement avant dimanche de la situation créée par les ouvriers en métallurgie qui se sont emparés des usines. Les membres socialistes de la confédération générale du travail ont donné jusqu'à samedi aux employeurs pour se rendre aux demandes des ouvriers. Si les patrons refusent un mouvement sera entrepris pour la nationalisation de cette industrie.

Pendant ce temps les unions font l'inventaire du matériel et le distribuent, pour montrer que les ouvriers sont capables de se gouverner eux-mêmes.

Une dépêche de Gênes dit que dans tout le district industriel de cette ville on a changé le nom des usines et que des placards ont été placés sur les usines. Sur ces placards, on lit: "Usines communistes." Sur une de ces usines on a hissé le drapeau noir et blanc et on a mis les portraits de Lenine, Jaurès et Marx. Une centaine d'hommes ont formé une garde rouge.

Les mines de Luini, qui emploient 400 hommes, ont été occupées par les ouvriers.

Les secours s'organisent en Italie

Fivizzano, Italie, 10. — Les survivants du tremblement de terre de mardi matin, qui, dans le passé, habitaient la florissante petite ville de Fivizzano, ne font que commencer à saisir toute l'étendue de la calamité qui s'est abattue sur eux, et ils sont remplis d'horreur.

Le travail de sauvetage s'est continué toute la nuit dernière, et les médecins, les organisations de secours sanitaires, les marins du cuirassé italien "Cavour", les étudiants, les infirmières et les volontaires se sont tous unis dans un même effort pour apporter aux sinistrés tout le secours possible. Des camions commencent à arriver avec des vivres et des outils pour les hommes qui travaillent aux travaux d'excavation. On dresse des fours portatifs, pour fournir au moins du pain à la population affamée.

De même que dans tout autre tremblement de terre, des familles entières ont été retirées saines et sauves des ruines de leurs demeures, tandis que dans d'autres cas, des familles entières ont perdu la vie. Une petite fille, inconnue, erre par les rues de la ville, vêtue de haillons, la figure amaigrie, et pleure en disant: "mamma mia" (ma maman). Elle est probablement l'enfant de visiteurs qui se trouvaient dans cet endroit pour la belle saison. Au moment du tremblement de terre elle était à folâtrer dans les champs. Sa famille entière, croit-on, a été engloutie. Elle ne peut dire où elle demeure, tout ce qu'elle sait, c'est son nom, Tina, et qu'elle est venue à Fivizzano en compagnie de son père, sa mère et de ses petits frères.

La police veut s'armer mieux

Londonberry, 10. — La police sera bientôt armée de fusils et de revolvers neufs. Des quantités énormes de ces armes viennent d'arriver à Belfast et à Dublin.

Belfast, 10. — Des coups de main, pour saisir des armes, dirigés par les Sinn Feinéristes, ont occasionné des incendies un peu partout. Hier soir les maraudeurs sont entrés dans la demeure de sir Lambert Ormsby, ex-président du Collège Royal de chirurgie en Irlande, et en tenant braqués au nez des résidents, leurs revolvers, ont pu saisir deux fusils.

A Tolmebridge, un coup de main dans une maison de ferme a occasionné la mort de la fille du fermier. A. Moneymere, les chercheurs d'armes ont été accueillis plutôt chaudement dans une maison qu'ils s'apprêtaient à perquisitionner. Aussitôt après leur entrée, la police fit son apparition et arrêta deux d'entre eux.

Dublin, 10. — John Moriarty, le jeune fils d'un fermier de Dingle, comté de Kerry, a été tué instantanément par des maraudeurs armés, hier, au moment où il tentait de s'enfuir en compagnie de deux gendarmes venus rendre visite à son père.

Tullow, comté de Carlow, Irlande, 10. — Des masques armés ont attaqué quatre agents. Deux des policiers furent tués sur place et un autre gravement blessé.

Galway, comté de Galway, Irlande, 10. — Un policier a été tué dans une station de chemin de fer hier soir. Trois de ses assaillants ont été tués, et deux blessés.

COURS DU GRAIN

Cours fourni par le Comptoir Agricole

LUNDI LE 13 SEPTEMBRE

BLE

No 1 Nord, décharge	$2.83½
No 2 Nord, déchargé	$2.80½
No 3 Nord, déchargé	$2.76½
No 4 Spécial	$2.63½
No 5	$2.53½
Track, Manitoba	$2.81½

AVOINE

2 C. W.	$ .87⅛
3 C. W.	$ .86⅛
Fourrage Extra No 1	$ .86⅛
Fourrage No 2	$ .85⅛
Track	$ .84⅛

ORGE

No) C. W.	$1.29½
No 4 C. W.	$1.22½
Rejeté	$1.14

Fourrage	$1.1[illegible]
Track	$1.24½

LIN

No 1 C. W. décharge	$3.55½
No 2 C. W.	$3.49½
No 3 C. W.	$3.19½
Rejeté	$3.0[illegible]
Track	$3.54½

SEIGLE

2 C. W.	$2.01½

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

DETAIL

LUNDI, LE 13 SEPTEMBRE

"Steers"—	
Excellent	[illegible]—10.[illegible]
Bons	9.50—10.50
Moyens	$7.50—9.00
Ordinaires	$6.00—7.00
"Feeders"—	
De choix	$8.50—9.50
Bons	$6.50—8.00
"Stockers", "Steers" et taures.—	
De choix	$6.25—7.00
Bons	$5.50—6.00
"Oxen"—	
De choix	$7.00—8.00
Moyens	$4.25—$5.00
Bons	$5.50—6.50
"Bulls".—	
Bons	$5.75—$6.50
Ordinaires	5.00—5.50
Taures: De boucherie.—	
Excellente	$9.50—$10.00
Bons	7.00—9.00
Veaux.—	
De choix	$10.00—12.00
Bons	7.00—9.00
Ordinaires	5.00—6.00
Cochons.—	
Choix	$21.00—$21.00
Lourds	$18.00—18.00
Légers	$19.00—19.00
Truies	$16.00—16.00
Vaches de boucherie.—	
De choix	$8.75—$9.75
Bonnes	$6.75—8.50
"Canners" et "cutters"	$3.00—$4.75
Bons	$7.00—$8.50
Moutons.—	
Ordinaires	$8.00—$8.50
Agneaux	$11.00—12.00
Agneaux	$11.00—12.00
Ordinaires	$6.00—9.60

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais pondus à l'expéditeur de campagne. Pertes déduites	49½
Beurre.—	
Crèmerie. Aux détailleurs	$.59—.63
De ferme. Aux cultivateurs	.47—
Lake of the Woods—	
Sac 98 livres	$6.87½
2 sacs de 49 livres	$6.95
40 sacs de 24 livres	$7.00
Western Canada—Purity—	
Sac de 98 livres	$6.87½
2 sacs de 49 livres	$6.95
40 sacs de 24 lbs	$7.00
Ogilvie—Royal Household—	
Sac de 98 livres	$6.87½
2 sacs de 49 livres	$6.95
40 sacs de 24 lbs	$7.00
Maple Leaf—King's uality—	
Sac de 98 livres	$6.87½
2 sacs de 49 livres	$6.95
4 sacs de 24 livres	$7.00
Légumes	
Patates, Le minot	$1.75
Betteraves, la livre	.02
Navets, la livre	.03
Carottes, la livre	.04
Concombres la douz	1.00
Oignons verts la douz	.25
Choux la livre	.0[illegible]
Alimentation	
Son la tone	$47.00
Gru la tone	$53.00
Foin—	
(F.O.B. Winnipeg. En wagon)	
No 1 Timothy	$30.00
No 2 Timothy	$28.00
No 1 Red Top	$21.00
No 2 Red Top	$19.00
No 1 Upland	$19.00
No 2 Upland	$17.00

Feuilleton de La Liberté, No 8

"ALORS, ILS LE RECONNURENT"

PAR

Joseph des Verrières

(*Suite*)

— Bonjour, Monsieur Cleirval... vous amenez vos petits... Tiens... mais... en voici un que je reconnais, il me semble...

— C'est vrai, vous lui avez donné un chapelet, l'année dernière... L'as-tu encore, Lucien?

Lucien montra le chapelet. Le visage du bon Frère se rida dans un sourire comme un ruisseau clair sous le vent.

— Ah! vous l'avez gardé jusqu'à présent! dit-il avec admiration. Quand vous le réciterez, n'est-ce pas, n'oubliez pas le vieux Frère et n'oubliez pas nos malades...

— Comment vont-ils? interrogea l'abbé.

— Nous en soignons un qui est près de mourir! reprit la voix du vieillard, qui, sur la dernière syllabe, eut une intonation tremblante et argentine.

Il ajouta, — et tout son coeur passait dans ce mot, son coeur de vétéran de l'héroïsme, qui avait bien le droit, à quatre-vingts ans passés, de considérer ses malades un peu comme ses enfants:

— Le pauvre petit!

— Allons! reprit-il gaillardement. Visitez le jardin tout à votre aise... Amusez-vous bien... A tout à l'heure!....

— Priez un peu pour ces petits! demanda l'abbé Cleirval.

Les yeux du religieux se fixèrent sur le prêtre. Il le connaissait de longue date. Il savait que l'abbé Cleirval n'avait pas coutume d'amener ses amis à Saint-Jean-de-Dieu pour le simple plaisir d'une exquise promenade dans le parc, mais plutôt et surtout pour leur montrer la splendeur navrante des souffrances de ce monde, pour éveiller en leurs âmes la sainte vocation du dévouement, de la piété, de l'amour....

— De futurs prêtres? murmura-t-il.

— Qui sait? dit gravement l'abbé.

Puis ils s'éloignèrent, tandis que le Frère revenait s'asseoir auprès de la porte, continuant sa prière indéfinie.

— Il y a quarante ans qu'il est là? demanda André quand ils furent sous les arbres.

— Et peut-être un peu plus! répondit M. Cleirval.

— Quarante ans!... Eh bien, c'est moi qui...

Il n'acheva pas, une gaminerie expira sur ses lèvres, brusquement arrêtée par une pensée plus grave qui lui montait du coeur.

— Quarante ans! répéta-t-il seulement.

Et, pendant une minute, il contempla, silencieux, les feuilles sèches tombées sur le bord de l'allée et qui criaient sous leurs pas.

Arrivés devant la maison, ils virent, près d'une pelouse, un homme, armé d'un râteau, qui rassemblait en tas réguliers les feuilles mortes. L'abbé le salua d'un geste; l'homme leva sa casquette, marmotta une réponse, et continua son travail. André demanda, à mi-voix:

— Est-ce que c'est un...

L'abbé répondit:

— Oui... un malade! Celui-ci s'imagine que tout le monde conspire pour lui faire du mal. On appelle cela la manie de la persécution. Et il aurait été bien vexé si nous avions passé sans lui dire bonjour.

— C'est drôle! firent les enfants.

Puis comme ils entraient dans une longue allée qui se dirige vers la ferme, ils se mirent à courir en poussant des cris joyeux qui sonnaient étrangement dans ce séjour de souffrance. Au bout de l'allée, ils aperçurent d'autres hommes debout ou assis sur un banc de pierre. Et ils revinrent, toujours courants, à demi effarés, vers l'abbé Cleirval.

Ils passèrent ensemble au milieu du groupe qui ne broncha pas. Le prêtre échangea quelques mots avec les infortunés qui se trouvaient là, se reposant et mangeant sous la surveillance d'un gardien. L'un d'eux attira les regards des enfants qui l'observaient de loin avec une curiosité craintive. Il portait au cou un chapelet d'amulettes en bois, grossièrement taillées, et qu'il agitait de la main en murmurant d'incompréhensibles paroles. Quand l'abbé Cleirval les eut rejoints, ils l'interrogèrent tout bas:

— Il a, celui-ci, leur dit-il, la manie des amulettes. Il passe les jours à tailler ces morceaux de bois, dont il se fait un collier pour se protéger des mauvais sorts.

Après avoir traversé la ferme modèle de l'hospice, ils s'enfoncèrent dans le parc. Fatigués de leur longue course, ils s'assirent sur un banc rustique sous les arbres d'où tombaient lentement les feuilles. Depuis tout à l'heure, ils ne parlaient plus qu'à voix basse; puis ils demeurèrent longtemps silencieux. Aucun bruit ne leur arrivait de la triste demeure qui se dressait derrière eux. Mais une impression étrange et lugubre s'emparait de leurs âmes, comme d'avoir rencontré des fantômes dans un cimetière. L'automne était doux; l'air tranquille. Par delà le talus du chemin de fer, barrant l'horizon d'une ligne brutale, ils apercevaient la plaine brumeuse, les contours incertains des rives du Rhône, la courbe indécise des collines lyonnaises, et la pourpre ardente des nuages qui cachaient le soleil couchant. Et leur lassitude silencieuse, la douceur des feuilles tombantes et du crépuscule commençant, la monotonie grise du paysage, le souvenir de ce qu'ils avaient vu, tout cela composait au fond de leurs âmes un sentiment inconnu de tristesse infinie. André, brusquement, se mit à pleurer.

— Rentrons, dit M. Cleirval.

Au sortir de l'hospice, et devant les grands bols de lait qui, comme à Serrières, les attendaient chez l'abbé, ils retrouvèrent la parole en même temps que la gaieté. Ils se remirent à causer des malades de Saint-Jean-de-Dieu. Puis, comme le soir venait, le prêtre les accompagna sur la route.

— Et tous les autres, reprit André, continuant la conversation commencée, ont ainsi chacun leur manie?

— Oui, leur manie ou leur folie, car ceux que nous avons vus sont les moins tristement malade.... Il y a là-bas de vrais fous, et des fous furieux qu'on est obligé d'enfermer. Il y en a de tout âge, de toute condition: des ouvriers, des paysans, des savants, des prêtres même... des riches brusquement ruinés; des pères qui ont vu mourir tous leurs enfants l'un après l'autre; des malheureux venus au monde sans une lueur d'intelligence, d'autres dont le cerveau trop puissant a fini par se détraquer.

— Comme c'est triste! dit Lucien.

— Il n'y a donc pas de remède? demanda André.

— Le seul véritable remède n'est pas dans la main des savants. Il nous appartient à tous d'en disposer de notre mieux... à vous-mêmes, un jour, si vous le voulez....

— A nous?

— Et ce serait de travailler à répandre en ce monde plus de bonheur, de charité, de justice... Ah! si tous les hommes étaient bons, honnêtes, courageux, si tous savaient songer aux immenses conséquences de la moindre de leurs actions, à leur incessante responsabilité, combien de souffrances seraient supprimées, combien de malheureux sauvés de la folie, et comme ils seraient moins nombreux là-bas sous les arbres de Saint-Jean-de-Dieu... Alors les médecins pourraient plus aisément les soigner et les guérir.

L'abbé semblait se parler à lui-même, et les enfants silencieux l'écoutaient, ne comprenant qu'à demi. Il s'interrompit en souriant:

— Vous ne savez pas encore, dit-il, comment réaliser ces magnifiques choses. Vous l'apprendrez peu à peu, quand ce sera nécessaire.. Souvenez-vous seulement de Serrières, et soyez toujours, comme là-haut, de ceux dont l'unique tâche est de rendre les autres plus heureux et meilleurs.

— Des sergents! dit André.

— Allons, au revoir, et à bientôt!

Ils se quittèrent, et les enfants reprirent seuls le chemin de la ville, causant l'un et l'autre avec une intimité plus profonde. Ils racontaient leurs rêves puérils, leurs projets pour l'avenir.

André disait:

— Mon père aurait voulu que j'aille longtemps en classe pour devenir un savant... Mais je ne serais pas un savant... Je serai placé bientôt et je gagnerai ma vie... Sois tranquille, ajouta le gamin, ce n'est pas moi qui aurai peur des autres, et personne ne m'empêchera de faire mon devoir.

Lucien reprit gravement:

— Moi, André, je veux être prêtre.

Ils marchèrent un instant en silence, et l'enfant continua plus bas:

— Pourtant je voudrais travailler aussi pour ma mère, qui est toute seule.

Ensemble ils continuèrent d'imaginer leur avenir. "Quand je serai grand... Quand je serai grand..." répétaient-ils tous deux, recommençant après tant d'autres ce rêve toujours inachevé que déjà les enfants ébauchent, qu'ils poursuivront plus tard encore — quand ils seront grands, — parce que l'homme ne cesse jamais d'espérer et de rêver à des chimères.

Depuis longtemps déjà de retour à la maison, André ne cessait d'accabler sa mère du récit de sa promenade. 9 heures venaient de sonner, et, le long des rues humides, le père, fidèle à sa promesse, se dirigeait vers son logis, fatigué par une journée de labeur et par le long effort d'une tension intellectuelle dont il n'avait pas l'habitude. A la sortie du chantier, Daniel l'avait rejoint pour passer avec lui le temps qui leur restait avant la réunion. Ensuite, ils étaient allés entendre l'orateur, un délégué du parti socialiste, qui parlait ce jour-là sur l'*éducation cléricale*. Ce n'était pas la première conférence de ce genre que Jacques Gérard entendit au Syndicat, et, à vrai dire, il n'en était pas, quel que fût le sujet traité, qui n'eût son couplet anticlérical. Jacques rentrait à la maison, la tête remplie des calomnies et des sophismes déversés pendant trois quarts d'heure par le conférencier. Et il songeait, avec un mélange de honte et de colère, que ce soir même son enfant était allé vers l'un de ces prêtres habiles à déformer les cerveaux et les consciences. Il se reprochait à lui-même d'avoir été la dupe de cette manoeuvre toujours facile de ceux qui soulagent les corps pour mieux s'emparer des esprits, et, dans sa simple logique, il s'étonnait et s'indignait qu'au foyer dont il était le maître les âmes de ses enfants fussent encore aux mains de la mystérieuse et mauvaise puissance que l'autre avait dénoncée.

En voyant André près de sa mère, le visage tout animé, dans l'ardeur de son récit, que Jeanne et les fillettes écoutaient attentives, avec en leurs regards le même attendrissement, il ressentit cette impression d'arriver chez lui comme un étranger, lui qui apportait des pensées si contraires aux pensées de tous les siens. Alors il s'obstina dans la volonté brutale de troubler l'union paisible qui se faisait entre eux sans lui, de guider à son gré la conscience de ceux qui lui appartenaient. Comme Antoine Gérard, le vieux de Réginey, il voulait être le maître.

André, apercevant son père, se tut instinctivement. Mais Jacques à peine assis demanda rudement:

— Eh bien qu'as-tu fait ce soir?

L'enfant essaya de répondre, mais les mots n'arrivaient qu'avec effort à ses lèvres. Il racontait par monosyllabes ce qu'il détaillait si gaiement tout à l'heure. Peu à peu, Jacques Gérard s'assombrissait davantage. Brusquement, il s'écria:

— Ah! l'éducation cléricale!... Ah! comme il avait raison, l'autre!

Il y eut une minute de stupeur, puis il reprit avec irritation:

— Cet homme ce prêtre... cet abbé Cleirval... mais vous ne comprenez donc pas ce qu'il veut?... Oui, c'est bien la même manière, toujours!... On a l'air de faire le bien, de tendre la main aux malheureux, et c'est pour asservir les intelligences, pour assouplir les caractères...

André s'était levé, et, d'une voix douloureuse:

— Oh! père!... M. Cleirval... Je l'aime tant...

— Non, vous ne pouvez pas savoir ni comprendre, vous autres! continua l'homme avec violence. Mais je sais, moi, maintenant!

Et se tournant vers sa femme:

— Tu entends, la mère, ajouta-t-il, je te défends de leur parler de toutes ces sottises... Je te défends entends-tu?

— Mais qu'as-tu donc, Jacques? gémit-elle. Ah! c'est ce Daniel qui te monte la tête!

— Je fais ce que je veux, reprit Gérard, blessé par ce dernier mot. Daniel n'a pas à commander ici. Je fais ce que je veux et je sais ce que je fais. Toi, le gamin, tu t'en iras demain chercher tes livres chez les Frères. La vraie école libre, moi, je t'y conduirai... Et c'est un autre catéchisme que je veux que tu apprennes.

— Non! Non! dit André.

— Non?...

Et le père eut un geste pour frapper son enfant, mais il se contint.

— Bien sûr, dit-il, d'un ton de pitié, tu ne peux pas encore comprendre... Plus tard, tu comprendras, et tu me remercieras.

André, les yeux fixes et la voix un peu tremblante, répondit:

— Je suis chrétien, et je le reste.

— Tais-toi! dit Jeanne, terrifiée. Tais-toi, André!

Et, prenant les enfants par la main, elle les entraîna dans la chambre. La voix du père les poursuivit:

— Et que je n'entende pas de prière!

Elle n'osa pas les faire agenouiller pour réciter avec elle les douces formules qu'elle aimait. Elle leur dit seulement à l'oreille:

— Vous ferez votre prière tout bas, avant de vous endormir.

Puis, tandis qu'ils se couchaient, elle sentit une immense peine lui étreindre le coeur. Et, dans cette ombre, dans ce silence, elle ne put retenir ses larmes.

— Oh! maman, dit alors André.

Il l'attira vers lui et l'embrassa. Puis, lui montrant le Christ suspendu au chevet du lit:

— Oh! maman! n'aie pas peur! Je te promets de L'aimer toujours!

Pendant ce temps, Jacques Gérard sentait croître en lui une irritation profonde. Son fils lui avait résisté... Un gamin de douze ans avait osé affirmer sa foi contre lui! "Je suis chrétien, et je le reste!" Le mot sonnait encore à ses oreilles exaspérées. Tout à coup, un rapprochement vint s'imposer à sa pensée, au point de l'absorber tout entière. Il se revit, à vingt-cinq ans, debout, lui aussi, contre son père. Une frayeur le saisit, un mot monta jusqu'à ses lèvres: "le châtiment!" Mais il leva les épaules, et, redressant la tête:

— Non, j'ai bien fait, murmura-t-il. Et qui donc pourrait me châtier, puisque Dieu n'existe pas?...

DEUXIEME PARTIE

Déceptions

CHAPITRE Ier

Vive labeur!

Lorsque André Gérard fut arrivé au tournant de la rue déserte, et qu'il put apercevoir devant lui les trois petites fenêtres de la demeure paternelle, il éprouva de nouveau cette sensation meurtrissante, ce serrement de coeur que depuis plus de huit années, hélas! il ne connaissait que trop. Chaque matin et chaque soir, lorsqu'il se retrouvait ici à la même heure, après les longs instants d'immobilité passés dans les bureaux de la Banque lyonnaise, sa démarche hésitait, son pas se ralentissait, au souvenir de sa famille divisée et des discussion irritantes ou des silences plus irritants encore qui l'attendaient. Au lieu de s'apaiser avec le temps, cette impression s'avivait en se renouvelant, et ce matin-là plus que jamais André en ressentit le douloureux retour. Ce n'était pas seulement parce que ce jour était un dimanche, où le loisir du travail interrompu faisait naître plus facilement et prolongeait les disputes, où le simple énoncé de l'emploi de leur temps, de leurs projets pour la soirée mettaient cruellement à nu la désunion des âmes. Une autre cause contribuait à accroître l'impatience du jeune homme. Sans savoir au juste pourquoi, il se trouvait en proie à l'un de ces accès de mécontentement brusque qui manifestaient l'un des éléments si complexes de sa nature morale. On n'est pas impunément privé, à l'âge où se forment les convictions et les sentiments de l'homme, du bonheur intime de la famille, et rien ne peut compenser l'impression profonde de malaise qui résulte d'une telle privation. Or, la famille d'André Gérard n'existait plus, ou autant dire: le fils se dressait contre son père, le frère contre sa soeur, en un conflit perpétuel. L'une des moindres conséquences de cette anormale situation était de déclancher à certains jours dans l'âme du jeune homme de violentes révoltes contre tous et contre tout, contre les autres et lui-même, d'autant plus violentes qu'elles n'avaient pas de motif apparent et n'étaient que la résultante d'impatiences longuement accumulées. Cette irritation se compliquait chez André d'une sorte de découragement auquel il n'était pas accoutumé, lui qui, durant tant de mois et d'années, avait constamment tenu tête à son père, avec un courage indomptable, pour la défense de ses convictions et de sa foi. Après avoir longtemps rêvé de généreuses entreprises, de dévouement et de sacrifice, il avait ressenti enfin cette étrange fatigue de vivre qui naît de la succession monotone des jours, de l'effritement continu de l'enthousiasme dans les tâches mesquines et quotidiennes. Il en était venu à se poser la terrible question qui tourmente tôt ou tard toutes les âmes vaillantes: "A quoi bon?" C'est alors que, effrayé, fatigué, mécontent, il avait voulu, ce matin-là, échapper à l'obsession de tant de pensées douloureuses. Il avait quitté de bonne heure le logis paternel pour aller seul, jusque dans la campagne, humer un peu d'air pur et détendre ses nerfs. Il revenait plus calme, apaisé par la douceur du printemps, par la prière ardente jeté vers Dieu, tandis qu'il entendait la messe en une chapelle de banlieue. Mais, au détour de cette rue, à la seule vue des pauvres fenêtres de son logis, voici qu'il retrouvait, avec ses appréhensions coutumières, toute son irritation et tout son découragement. Il hésita un instant, puis ébauchant un geste à demi résigné, il se remit à marcher. Il gravit lentement l'escalier et arriva bientôt devant la porte de l'appartement. Il prêta l'oreille et entendit au dedans des voix qui s'élevaient par intervalles: la voix aigre d'Adèle, celle du père, un peu voilée, où passait un reste d'accent de village. Alors il entra.

— Ah! c'est lui, enfin! dit Adèle. Monsieur se fait bien attendre.

André ne sembla pas entendre l'agressive réflexion de sa soeur. Il dit bonjour à demi-voix, tandis que son père, assis près de la fenêtre, les coudes aux genoux, un journal dans les mains, tournait simplement la tête pour lui répondre d'un signe. Puis Jacques Gérard se leva, pliant le journal qu'il posa à côté de son assiette sur la table déjà mise, et ils prirent ensemble leur place accoutumée. Comme ils commençaient de manger, la mère dit à André:

— Lucien est venu ce matin; il regrettait de ne pas te rencontrer. Voilà une semaine qu'il ne t'a vu, disait-il, et il trouve que c'est long.

André tressaillit à ce nom. Il le savait bien, ce matin, que Lucien devait venir. C'était leur vieille coutume, depuis les années d'enfance. Et quand même il était parti, justement pour éviter cette visite, voulant à tout prix être seul, et fatigué d'avance même des affectueuses et inquiètes instances de son ami. Puis il éprouva un regret d'avoir commis cette faute envers leur amitié, d'avoir manqué de confiance et d'abandon.

(*A suivre*)

L'INVASION FENIENNE DE 1871 AU MANITOBA.

Conférence donnée, le 12 juillet 1920, à Saint-Norbert, devant l'Union Nationale Métisse

Par A. H. de Trémaudan, avocat.

(SUITE)

Que, cependant, peut-être désire-t-il faire son devoir vis-à-vis de nous. Et conséquemment il parait raisonnable de retarder, sur ce sujet, un jugement qui, en étant définitif de notre part, pourrait exercer une fausse influence parmi les Métis.

A la troisième question, les membres de l'assemblée répondent qu'aucun d'eux n'a eu de communication de Monsieur O'Donoghue; et quoique des nouvelles et des lettres soient parvenues à quelques-uns des membres de l'assemblée de la part de certaines personnes paraissant être en rapport avec O'Donoghue, aucun des membres n'est en mesure d'assurer que Monsieur O'Donoghue vient. Que les rumeurs courant à ce sujet paraissent pourtant contenir quelque chose de vrai, qu'il est bon de croire.

Il faut avouer que, pour des personnes qui ont été accusées de s'être liguées avec les Féniens, celles présentes à la réunion dont je vous lis le procès-verbal paraissent bien peu au courant de ce qui se passe. D'ailleurs toutes ces rumeurs étaient en circulation depuis le commencement de septembre, alors que le consul américain Taylor en avait communiqué la nouvelle au Lieutenant-Gouverneur Archibald et, le 11, avait avisé Washington. Le 19, le colonel Wheaton avait reçu ordre de masser des troupes sur la frontière et, au besoin, de passer au Canada, avec le consentement, obtenu au préalable, des autorités canadiennes. (10)

A la quatrième question, les membres disent que, s'il faut en croire les rumeurs publiques, il vient attaquer la province. (11)

La cinquième question soulève une longue discussion qui finit par amener l'assemblée à cette considération que les membres ont besoin de ne pas se diviser entre eux, s'il est vrai que leur but est de réunir le peuple sur une décision quelconque. Enfin l'assemblée elle-même se décide à ne pas se laisser entamer par O'Donoghue, qu'il soit fort ou faible.

Et pourtant, suivant le major Mulvey, rédacteur du *Manitoba Liberal*: "Des hommes, en position de savoir de façon positive, affirmaient qu'il ne s'agissait pas d'une invasion fénienne, mais de rien moins que d'un soulèvement projeté par les partisans et les amis du vieux gouvernement provisoire"! (12)

Qu'en arrivant à Pembina, il fera probablement demander plusieurs d'entre nous, à cause de notre ancienne liaison. Que toute personne d'entre nous demandée par lui, sans décliner l'invitation, lui demande un délai de quatre jours. Qu'aucun ne prenne sur lui d'aller le rencontrer au nom de qui que ce soit, sans une permission expresse de notre Association.

Ici Riel fait motion, secondé par Maxime Lépine, que chacun des membres de cette assemblée se mette en rapport avec les représentants du peuple et les personnes influentes des diverses paroisses pour arriver à déterminer les Métis, d'une manière unanime, autant que possible, à se prononcer en faveur des avantages déjà possédés en vertu du "Bill du Manitoba," et à ne pas se laisser entraîner par les éventualités plus loin qu'à demander, loyalement et sans réserve, l'accomplissement des clauses et des choses garanties par nos arrangements avec le Canada.

Dès le 23 septembre, Louis Riel avait fait connaitre qu'il se servirait de son influence contre O'Donoghue et ses Féniens. Ecoutez le témoignage du révéré Monseigneur Taché dans sa déposition devant le Comité Spécial du Nord-Ouest de 1874: "Beaucoup de rumeurs circulaient alors dans la province au sujet de l'incursion fénienne. Comme j'étais obligé de quitter le pays, j'allai, avant mon départ, rendre mes hommages au lieutenant-gouverneur, vers le 22 septembre 1871, et je partis le 23 septembre 1871. ..... Avant mon départ de la Rivière-Rouge, je rencontrai M. Riel à la résidence du Père Ritchot et je lui dis: "Savez-vous ce qui se passe au sujet des Féniens?" Il dit: "Oui, je connais parfaitement les rumeurs en circulation, mais je ne sais rien de positif à ce sujet." "Je suppose", dis-je, "qu'il n'y a pas de doute sur votre conduite dans cette affaire." Il répondit: "Il ne saurait y avoir de doute sur ma conduite dans cette affaire; il est certain que je ne suis lié d'aucune manière avec eux; mais dans l'intervalle, je ne sais quelle attitude prendre, car vous savez parfaitement que ma vie n'est pas en sûreté. Je puis aller de l'avant et combattre les Féniens, mais je suis sûr d'être tué par ceux qui se tiendront derrière moi. De sorte que je ne sais que faire, mais soyez certain qu'il n'y a pas le moindre danger que moi ou aucun de mes amis se joignent aux Féniens. Nous détestons les Féniens, car ils sont condamnés par l'Eglise, et vous pouvez être sûr que je n'aurai rien à faire avec eux." Je répétai ces paroles au Père Ritchot le 23 septembre, et il dit: "Je savais depuis longtemps qu'il n'y avait pas de doute sur leur conduite." (13) Et pourtant, le même Major Mulvey écrivait sans sourciller, dans son *Manitoba Liberal*: "Il est maintenant bien avéré que O'Donoghue fut aidé et même amorcé par Riel et ses amis en cette province, qu'on l'assura à maintes reprises que la population française de ce pays était prête à prendre les armes pour sa cause." (14) Qu'on veuille bien remarquer, je le répète, que le procès-verbal de la réunion que je lis est daté du 28 septembre 1871, cinq jours seulement après cette entrevue qu'eut Monseigneur Taché avec Riel, et que la proclamation du Gouverneur Archibald, appelant la population aux armes, ne fut émise que le 4 octobre. (15)

Maxime Lépine, secondé par Ambroise Lépine, fait motion qu'il est important, dans les circonstances actuelles, d'avoir des séances de proche en proche. Qu'en conséquence, l'assemblée pourra être réunie après quelque court délai que ce soit, pourvu que trois membres notifient les autres par écrit, qu'il est à propos de se réunir. Que dans le cas où quelqu'un d'entre nous serait demandé par O'Donoghue à une rencontre, un seul membre pourra convoquer l'assemblée, et toute personne d'entre nous qui pourrait être ainsi invitée par O'Donoghue devra convoquer, dans le plus court délai, l'assemblée, en avertissant Riel, qui est chargé de le signifier à tous les membres, de leur donner rendez-vous ici, à Saint-Vital.

L'assemblée s'ajourne à 5 heures p.m. après récitation du "Souvenez vous".

Mercredi, le 4 octobre, chez Ambroise Lépine, s'assemblent:

Ambr. Lépine, Pierre Léveillé, Louis Riel, Pierre Parenteau, Elzéar de la Gimodière, J.-B. Ritchot, Maxime Lépine, Jos. Saint-Germain.

Riel dit que, dans la nuit de lundi, un jeune garçon, courrier d'O'Donoghue, est venu de Pembina, invitant Baptiste Lépine, Bap. Touron, Pierre Parenteau, Joseph Delorme, André Neault, Ambr. Lépine, Louis Riel, F.-X. Pagée, Pierre Poitras, à le rencontrer, au bout de 24 heures à la Pointe-à-Michel, près de Pembina. Qu'heureusement, tous les membres de notre Association ont refusé de partir, à l'exception de Baptiste Lépine et d'André Neault, qui, étant partis de leur chef, ont cherché, avant, à voir Riel qu'ils n'ont pas pu trouver, mais à qui ils ont laissé, par d'autres et par écrit, l'explication de leur départ que voici: "Nous allons voir ce que veut O'Donoghue, s'il est fort, et pour surveiller les démarches de Bruce, et de tous les Métis de la province auprès de lui."

Ces deux hommes étaient présents à l'assemblée du 28 septembre, à laquelle il avait été décidé "de ne pas se laisser entamer par O'Donoghue, qu'il soit fort ou faible." Il est donc bien évident que rien autre que la curiosité ne les entrainait à aller trouver le chef fénien.

Après pourparlers, on remet la séance à jeudi, espérant avoir des détails sur la venue d'O'Donoghue par Bapt. Lépine. André Neault constate que les Métis sont très excités et difficiles à contrôler dans ce moment.

Cette remarque est évidemment faite par quelque membre de l'assemblée parlant pour André Neault, ou bien il y a une lacune dans le document ou la transcription que je possède. Elle se rapporte plutôt à la masse des Métis qu'à leurs chefs. Elle a, en tous cas, comme certaines autres que nous aurons occasion de noter, le grand mérite d'être franche et nette. Evidemment les Métis n'étaient pas enthousiastes dans leur résolution de ne pas se joindre à O'Donoghue, et qui pourrait les en blâmer? De plus, cette remarque indique, de façon précise, quelle mesure d'influence dut être exercée par Riel, ses lieutenants et ses amis pour empêcher leurs gens, ou les plus exaltés parmi eux, de se joindre à O'Donoghue et ses Féniens. Si l'on considère que, pour ainsi dire, aucune des promesses qui avaient été faites par les autorités fédérales touchant l'amnistie et les autres questions d'intérêt pour les Métis n'avait reçu son accomplissement, il n'y a pas lieu de s'étonner du malaise considérable existant. O'Donoghue, qui connaissait la situation, pouvait bien s'imaginer qu'il serait reçu à bras ouverts. "Il était presque sûr, disent Gunn et Tuttle, dans leur "Histoire du Manitoba", de recevoir un accueil amical chez les Métis français, et il était très douteux que les Métis anglais aimassent le Canada au point de se battre pour lui." (16) "Le plan d'O'Donoghue était de passer la frontière avec un corps d'hommes armés, de forcer tout le monde à se joindre à lui, soit comme prisonniers, soit comme confédérés, et ainsi de grossir ses rangs juqu'à ce qu'il atteignit le gros de la population. Celle-ci, pensait-il, s'unirait immédiatement à lui et l'aiderait à prendre et à piller Fort-Garry, alors qu'il se verrait renforcé par assez d'hommes provenant des Etats-Unis pour lui permettre d'occuper le pays." (17) Quand on considère que la population de la province du Manitoba n'était alors que de 11,960 habitants, dont 9,800 Métis et 560 Indiens (18), il semble évident que si les Métis s'étaient décidés à se joindre aux envahisseurs, comme l'affirment certains historiens ou critiques qui ne se donnent pas la peine de peser l'importance et la corrélation des événements, ils auraient eu peu de mal à soumettre la population de 1,600 blancs qui aurait pu s'opposer à eux. Et lorsqu'on considère aussi qu'à 30 milles en amont de la rivière Pembina du côté américain, il y avait la petite ville de Saint-Joseph d'où rayonnaient des routes vers tous les établissements métis du pays, et que si ceux-ci s'étaient décidés à embrasser la cause fénienne ils auraient pu se réunir rapidement et sans rencontrer d'obstacles, on comprend facilement pourquoi le Gouverneur Archibald se sentit si complètement tranquillisé lorsqu'on l'eût assuré des sentiments loyaux des Métis, comme il le dit lui-même, "malgré les troubles de 1869 et 1870". (19)

La proclamation de Monsieur Archibald est annoncée comme sortant ce soir-là.

La proclamation du Gouverneur Archibald porte la date du 3 octobre 1871, mais fut seulement émise le 4, un mercredi. Il le dit lui-même dans sa correspondance: "Mardi, le 3 et, certaines informations, etc...... Mercredi, j'émis ma proclamation." (20) Voici ce que pensait Louis Riel de cette proclamation: "Saint-Vital, 5 octobre 1871. — Au Révérend Messire Ritchot. — Monsieur: J'ai vu la proclamation. Elle s'adresse bien. Tout ce qu'elle comporte donne lieu d'espérer que le peuple saura allier à la réserve à laquelle on l'a accoutumé une joie comme la proclamation est de nature à lui donner." (21)

Le 5 octobre, jeudi, s'assemblent chez Riel, à 11 heures du matin: Ambroise Lépine, Pierre Parenteau, Joseph Delorme, J.-B. Ritchot, Bapt. Touron, Bapt. Beauchemin, Elzéar de la Gimodière, Maxime Lépine, Joseph Saint-Germain, Pierre Léveillé, Louis Riel, Angus McKay, M.P.P., l'honorable F.-X. Dauphinais.

Aucun détail sur le compte d'O'Donoghue. Après délibérations sur l'opportunité de se déclarer neutres ou en faveur du gouvernement, Amb. Lépine, secondé par Elzéar de la Gimodière, fait motion que ceux qui veulent être en faveur du gouvernement se lèvent. 12 se lèvent. Un seul, Baptiste Touron, préfère la neutralité.

Voici ce que le Gouverneur Archibald pensait de cet incident: "Un certain nombre de Français qui n'avaient jamais sympathisé avec Riel et qui n'avaient jamais été ses amis personnels, m'informèrent que Riel avait assisté à une assemblée aux Plaines-du-Cheval-Blanc, une semaine environ avant l'invasion, et qu'il avait fait tout en son pouvoir pour déterminer la population à venir de l'avant et appuyer le gouvernement; que rien n'avait été résolu à cette assemblée, mais qu'une réunion eut lieu deux ou trois jours plus tard, où Riel s'exprima dans le même sens; qu'on y résolut que tous se réuniraient à Saint-Vital le lendemain, 4 octobre; que la réunion y eut lieu, que Riel avait encore pris la même attitude et que toutes les personnes présentes, sauf deux, avaient décidé, finalement, de venir de l'avant et d'appuyer le gouvernement. Les deux individus refusèrent de venir de l'avant parce qu'ils avaient été maltraités à Winnipeg; leurs motifs étaient tout personnels." (22) Assez bonne raison, il me semble, pour se tenir sur la réserve. Le Gouverneur, dans son témoignage, paraît s'être trompé sur la date et le nombre de personnes faisant leur réserve.

A 8 heures du soir, l'assemblée s'ajourne pour le lendemain matin à 9 heures.

Que le Gouverneur Archibald eut connaissance des résultats, si satisfaisants pour lui, de cette assemblée, ressort de ce passage de sa lettre à la population du Manitoba au lendemain de l'essai infructueux d'O'Donoghue: "Le soir du jeudi, 5 octobre, la population de chaque paroisse anglaise s'était réunie, etc...... Dans les paroisses françaises, il y eut aussi des assemblées, et le soir même, j'avais l'assurance, de source parfaitement autorisée, que ma proclamation recevrait un appui loyal." (23) Or, le fort Pembina fut pris par O'Donoghue à 7 heures 30 du matin ce jour-là. Les personnes présentes à cette assemblée n'en pouvaient rien savoir, la nouvelle n'ayant pas eu le temps de parvenir au fort Garry. De fait, nous verrons par le procès-verbal de l'assemblée suivante qu'André Neault et Baptiste Lépine, qui y firent le rapport de leur expédition à la frontière, avaient quitté celle-ci avant qu'il s'y fut passé quoi que ce soit.

Le 6 octobre, à 9 heures de l'avant-midi, chez Riel, à Saint-Vital, s'assemblent: André Neault, Bapt. Lépine, Ambr. Lépine, Bapt. Touron, Pierre Parenteau, l'hon. F.X. Dauphinais, Louis Riel, Jos. Saint-Germain, Pierre Léveillé, Elzéar de la Gimodière, J.-B. Ritchot, Bapt. Beauchemin, Angus McKay.

Pierre Parenteau, président, demande à André Neault et à Bapt. Lépine le résultat de leur voyage. Ils disent que le fort Pembina devait être pris le mercredi matin........

Nous venons de voir que le fort ne fut pris que le jeudi 5, c'est-à-dire le jour même que Neault et Lépine arrivèrent à Saint-Vital, si tard le soir, cependant, qu'ils ne purent être présents à l'assemblée de ce jour-là. "Peut-être O'Donoghue, nous dit le R. P. Morice, désirait-il laisser le temps aux Métis de s'organiser en sa faveur. La remarque que fait André Neault et Baptiste Lépine est une autre preuve que, même le 6, il n'avait pas été reçu de nouvelles du fiasco des Féniens à Pembina." (24)

........qu'O'Donoghue leur avait dit cela, mardi, dans la nuit.

Neault et Lépine durent donc se mettre en route pour retourner à Saint-Vital ou bien dans la nuit, ou de très bonne heure le mercredi matin. Pembina est à environ 75 milles d'ici.

Qu'il paraissait tenir à l'alliance des Métis; que, cependant, il disait avoir amené assez de force. Qu'il avait besoin des Métis pour le succès de la déclaration de l'indépendance du pays. Qu'il avait de l'argent et que, par la suite, il pouvait faire entrer cinq hommes dans le pays, contre le Canada, un.

Evidemment O'Donoghue se servit de tous les arguments possibles pour donner de la force à sa position, dans l'espoir que Neault et Lépine feraient un rapport qui lui serait favorable.

Le président ayant demandé ce que l'assemblée se décidait à faire par rapport au peuple, Ambroise Lépine, Pierre Léveillé, Elzéar de la Gimodière, l'hon. Dauphinais, Angus McKay, opinent qu'il faut persuader les gens en faveur du gouvernement.

N'est-il pas digne de remarque toute spéciale qu'au moment même où les Métis apprennent la prise probable de Pembina par les Féniens et reçoivent presque directement l'assurance que les envahisseurs ont de l'argent en abondance et peuvent compter sur beaucoup d'hommes, leurs principaux chefs, sans hésitation, se prononcent très nettement sur l'importance qu'il y a à demeurer fidèle au gouvernement, et, comme on le verra tout à l'heure, déclarent qu'ils sont prêts à tout faire en leur pouvoir pour décider ceux qui hésitent encore. Le mérite qu'eurent Riel et ces hommes, dont plusieurs avaient été ses lieutenants les années précédentes, à ainsi décider la population à appuyer les autorités établies est d'autant plus grand et plus louable que, comme on peut en juger par la lecture de ce procès-verbal, il existait, sinon une hésitation, du moins un certain malaise dans la population, mécontente qu'elle était du traitement indigne qu'on infligeait à ses chefs, et, jusqu'à un certain point, à elle-même. On peut se rendre compte des sentiments de l'élément canadien de Winnipeg à l'égard des Métis par ses paroles de l'historien Begg: "En fait, s'il y avait eu amnistie, nous doutons beaucoup qu'elle eût servi à protéger Riel et les autres chefs contre la furie d'hommes qui étaient alors sur le qui-vive pour venger le meurtre de Scott." (5) "Le 3 juin 1871, peut-on lire dans Begg et Nursey, un frère d'Ambroise Lépine et quelques compagnons se prirent de querelle avec quelques volontaires et d'autres individus pendant qu'on buvait à l'hôtel Davis. La querelle dégénéra en rixe, et, en quelques instants, Lépine et ses amis se virent jetés dans la rue. Une bataille en miniature eut alors lieu, les Métis virent se joindre à eux des personnes qui sympathisaient avec eux et les volontaires et leurs amis sortirent de l'hôtel Davis. Les bâtons, les chaises, les bottes, les bouteilles et les morceaux de boue sèche se mirent à voler dans toutes les directions, et plusieurs, dans la bagarre, furent sérieusement blessés, entre autres Lépine qui eut la tête fendue par un coup de planche de clôture que lui porta un de ses adversaires." (26) Il suffit de se rappeler le meurtre atroce d'Elzéar Goulet, et bien d'autres mauvais traitements que les Métis, leurs femmes et leurs enfants eurent maintes fois à subir, pour s'étonner, à mon humble avis, que les chefs purent, à l'occasion de l'invasion fénienne, contenir leurs gens et, ce qui est plus étonnant encore, les décider à s'organiser contre les envahisseurs.

(10) Young, Op. Ct. p. 217.

(11) "Un to Saturday 30th, the rumours that reached us in reference to a Fenian Invasion were constantly changing."—A. G. Archibald, Sess. Pap. 1872, 26 p. 4.

(12) Young, Op. Cit. p. 221.

(13) Rapport du Comité Spécial du Nord-Ouest, 1874, p. 53. (Il manque le couvert et le titre de ce document, à la copie en ma possession.—A.-H. de T.)

(14) Young, Op. Cit. p. 217.

(15) Sess. Pap. 1872, 26, p. 11.

(16) Gunn et Tuttle, History of Manitoba, p. 470.

(17) Hill, History of Manitoba, p. 337.

(18) Sess. pap. 1871, 20, p. 93.

(19) Sess. pap. 1872, 26, p. 7.

(20) Ibid. p. 11.

(21) Cette lettre est transcrite d'après un document original entre les mains de M. Joseph Riel, de Saint-Vital, frère de Louis Riel.

(22) Rap. Com. N.-O., 1874, pp. 146-7.

(23) Sess. pap. 1872, 26, p. 11.

(24) Aux sources de l'histoire manitobaine, p. 108.

(25) Begg, Op. cit. Vol. II, p. 27.

(26) Alex. Begg et Walter R. Nursey, Ten Years in Winnipeg, 1870-79, p. 34.

(A SUIVRE)

La prodigalité d'Alexandre Dumas

Alexandre Dumas, père, à qui nous consacrons notre rubrique: *Etudes et croquis littéraires*, à l'occasion du prochain cinquantenaire de sa mort, était d'une prodigalité égale à sa fécondité de romancier.

Il ne manquait pas d'esprit, et l'on raconte que, sur la fin de sa vie, alors qu'il était devenu très pauvre, portant par hasard la main à son gousset, il en sortit un louis.

— Tiens, dit-il, en le montrant à son fils; et l'on dit que je suis dépensier! Quand je suis arrivé à Paris, il y a quarante ans, j'avais deux louis en poche... J'en ai encore un.

Il oubliait les quatre millions qu'il avait tirés de sa plume — et dispersés.

MGR GROUARD

No. 14

SOUVENIRS DE 60 ANS DE MISSION

(SUITE)

Aussi quand il eut fini son long discours, l'auditoire applaudit de telle façon que M. de Rosny dut s'avouer battu à plate couture. Savant de cabinet, plein de suffisance, vaniteux à l'excès comme la plupart de ces libres-penseurs qui ne sont en réalité que les esclaves de préjugés impies et d'une haine aveugle contre la religion catholique, il se flattait de remporter une victoire décisive sur ce nouveau champ de bataille ouvert par le premier Congrès des Américanistes. Lui répugnait-il d'accepter les Peaux-Rouges ou les Nègres comme ses frères dans la grande famille humaine? je ne le pense pas. Mais, attaquer la foi, la miner par la base en niant l'unité de la race, voilà, je crois, le but qu'il poursuivait. Humilié de sa défaite, il essaya de se venger en lançant à son adversaire un trait rempli de fiel et de malice dont un honnête homme n'aurait jamais osé se servir: "A beau mentir qui vient de loin", dit-il. Le Père Pétitot l'entendit, et au sortir de la séance il vint me chercher et me mena devant M. de Rosny, auquel il adressa ces paroles: "Monsieur, vous me traitez de menteur, et si j'étais seul témoin des faits que j'ai mentionnés, vous pourriez peut-être douter de ma véracité, mais je vous présente un confrère qui arrive aussi du fond de l'Amérique du Nord où il a passé de longues années avec les mêmes Sauvages que moi, et il peut vous certifier que je n'ai avancé que des faits parfaitement exacts." Sur quoi ce monsieur nous tourna le dos sans pouvoir cacher son dépit et sa mauvaise humeur.

On ne traita pas que la question de l'origine des Américains au Congrès de Nancy, mais celle-là primait toutes les autres, et l'honneur d'avoir victorieusement défendu la vérité catholique et déjoué les projets des sectaires revient de droit au Père Pétitot. Les autres séances n'excitèrent pas au même degré l'intérêt du public, bien que plusieurs personnages distingués par leur savoir et la place honorable qu'ils occupaient dans diverses universités de France et d'autre pays y vinssent lire des travaux remarquables.

Le Congrès terminé, nous allâmes, le Père Pétitot et moi, visiter Notre-Dame de Sion, où les Oblats avaient une maison et un beau juniorat. Nous eûmes ensuite l'immense joie de faire un pèlerinage à Vaucouleurs et à Domrémy, d'entrer dans la maison de Jeanne d'Arc et dans l'église où elle faisait ses dévotions et de si ferventes prières pour la France. Enfin, en retournant à Paris, nous nous arrêtâmes à Reims afin de contempler la magnifique cathédrale que les Prussiens, dans l'excès de leur rage satanique, ont criblée d'obus pendant la récente guerre.

Arrivés à Paris, j'écrivis à M. Desclée pour m'informer de la mise en train de l'impression de notre livre montagnais, de la fonte des caractères syllabiques commandés par Mgr Faraud et des moyens de remplir la tâche qu'il m'avait confiée, car le temps pressait de se mettre à l'ouvrage. Je reçus une réponse décourageante. Rien ne se faisait. L'imprimeur et le fondeur semblaient avoir oublié leurs promesses et leurs engagements. Cela me désolait. On me conseilla d'aller à Tournay voir M. Desclée et à Bruxelles chez le fondeur, et le Père Sardou, notre procureur, me fit entendre que l'on n'obtiendrait pas satisfaction de ces gens-là si on ne leur donnait quelque garantie de payement et me remit une somme d'argent assez considérable que j'aurais à leur verser comme arrhes. Il avait raison, car il se connaissait en affaires. Je partis donc pour Tournay et Bruxelles. Le fondeur n'avait pas encore commencé son travail. Après explications sur le prix et le temps nécessaire, je lui payai un fort acompte et il me promit de pousser activement la fonte de nos caractères. Cette affaire réglée, je me trouvais si près d'Anvers que je ne pus résister à la tentation d'y pousser une course, non à la raquette, mais en chemin de fer, afin d'y visiter la cathédrale et surtout le célèbre tableau de Rubens, la descente de croix, que l'on regarde comme une des merveilles de la peinture. J'avais vu un grand nombre de tableaux de ce fameux artiste, au musée du Louvre, mais sa descente de croix les fait tous rentrer dans l'ombre. Un beau clocher surmonté d'une flèche élancée domine la cathédrale et la curiosité me poussa à gravir les marches innombrables de l'escalier qui conduit au sommet. L'oeil contemple de là une immense étendue de terrain d'un aspect tout particulier qui lui a mérité le nom de Pays-Bas. En repassant à Tournay pour m'entendre avec M. Desclée, dont la bonne volonté ne fit jamais défaut, il devint bientôt évident qu'on devait renoncer à publier dans cette ville notre livre montagnais. Ne trouvant aucun logement au Séminaire ni ailleurs comme je l'espérais, il aurait fallu me mettre en pension dans un hôtel quelconque, ce qui n'entrait pas du tout dans notre programme, et l'on me conseilla d'imprimer à Paris.

Peu de temps après mon retour une triste nouvelle m'arrive de Kerdaniel. Le Comte de Guébriant me télégraphie: "Votre frère très gravement malade; venez vite si vous voulez le voir encore." On me permet de partir et je trouve mon pauvre frère à l'agonie. Il avait déjà reçu les derniers sacrements, à la suite d'une hémorragie qui ne laissait plus d'espoir. J'eus cependant la consolation de le trouver en vie et même de passer trois jours avec lui. La Comtesse de Guébriant avait pour lui un dévouement de mère. Le médecin épuisait les ressources de son art, j'offrais mes services malgré mon incompétence. Qu'on en juge par ce petit détail. Le docteur avait ordonné de lui poser un sinapisme sur la jambe — on avait pour cela du *papier Rigolo*; il n'y avait qu'à tremper ce papier dans l'eau et à le mettre en place. Je m'empresse de faire cette opération, je mouille ce papier Rigolo, le mets sur la jambe de mon pauvre frère, et j'attends qu'il produise son effet. Mon frère ayant conservé toute sa présence d'esprit espérait peut-être quelque amélioration dans son état par suite de ce traitement. On l'avait assis dans un fauteuil. Il savait que le remède devait opérer au bout de tant de minutes. L'heure étant passée, comme il ne sentait absolument rien, il regarde sa jambe et malgré son épuisement il ne peut s'empêcher de rire: "Tu ne seras jamais qu'un vrai Sauvage!" me dit-il; et il enlève le papier Rigolo qu'il me montre en m'indiquant la bévue que je venais de faire. Je ne connaissais pas du tout ce fameux papier d'invention récente. Or, il y a un côté enduit d'une couche de moutarde que l'on doit appliquer sur la peau après l'avoir mouillé, et dans mon ignorance de vrai Sauvage, comme disait mon frère, c'est l'autre côté que j'avais mis sur la jambe! J'étais confus, mais plus encore peiné de cette méprise, car j'aurais voulu à tout prix conserver mon frère ou du moins alléger ses souffrances. Pour lui, ayant fait le sacrifice de sa vie et n'ayant plus que le désir du ciel et cependant se voyant encore, après chaque crise, retenu sur terre, il me disait: "Que mon âme est fortement chevillée au corps! Quand donc brisera-t-elle ses liens?" Il me répétait aussi ces paroles: "Que Madame de Guébriant est bonne! Qu'elle est bonne! Une véritable mère pour moi!" Et quand il avait un peu de répit, sa bonne humeur reprenait le dessus et il me plaisantait en souriant de mon habileté comme garde-malade et ajoutait aussitôt: "Que je remercie le bon Dieu de t'avoir ramené à temps pour que je puisse te revoir sur cette terre!" Il me fit aussi ses recommandations pour ma mère et mes soeurs et rendit le dernier soupir avec une paix et une confiance admirables. Ma soeur et mon beau-frère vinrent à son enterrement, ce qu'ils ne permirent pas à ma mère. J'avais retrouvé assez de voix, et le premier bon usage que j'en fis, fut de chanter la messe pour le repos de son âme.

De retour à Paris, je m'occupai de me procurer les objets nécessaires pour le travail de l'imprimerie. Nos caractères syllabiques fondus à Bruxelles arrivèrent enfin. Mais croyez-vous qu'on les remît à mon adresse? La chose vaut la peine de dire un mot de ce qui m'advint alors. La police parisienne, défiante à l'excès, (il faut rappeler que c'était quatre ans seulement après la commune) apprit par la douane, que des caractères, inconnus jusqu'alors aux pays d'Europe, fondus en Belgique où l'on savait que de nombreux révolutionnaires avaient trouvé refuge, étaient arrivés à Paris! Grand émoi dans les sphères officielles! Ordre est donné de saisir ces caractères mystérieux destinés évidemment à voiler un complot contre la sûreté de l'Etat. Tout cela se passait à mon insu et j'attendais livraison des caisses que le fondeur de Bruxelles m'avait expédiées, quand un agent de police se présente à notre maison, me réclame et m'emmène aux bureaux de la préfecture. Qu'est-ce qu'on me voulait dans ces quartiers-là? Ma conscience ne me reprochait rien et j'étais loin de penser que les caractères inoffensifs de nos livres sauvages avaient éveillé contre moi les soupçons du gouvernement. On ne tarda pas à m'instruire sur ce point. Un officier se présente, m'interroge, comme pour dresser un procès-verbal. Je réponds tout simplement que je suis un prêtre français, missionnaire en Amérique, et que pour faciliter l'instruction des tribus de l'Athabaska-MacKenzie j'avais reçu l'ordre de mon évêque de publier un livre dans leur langue, et que les caractères incriminés n'avaient pas d'autre but que de servir à l'impression de cet ouvrage. J'avais justement dans ma poche le petit catéchisme imprimé à Montréal et dont nos chrétiens se servaient depuis longtemps. Je le tire de ma poche, je l'ouvre et le mets sous les yeux de mon inquisiteur, comme une preuve de la vérité de mes assertions. A cette vue, comparant les lettres du catéchisme avec les caractères de Bruxelles, le brave homme se sent désarmé, me fait des excuses et me promet de faire tranporter à mon domicile les colis que la police avait interceptés.

Il y avait proche de notre maison, une grande imprimerie où la Congrégation des Oblats faisait publier une revue mensuelle des travaux de ses missionnaires. Je m'adressai donc au propriétaire de l'établissement, qui accepta d'imprimer notre livre. Il me fit donner par un de ses ouvriers des leçons de typographie. Il m'apprit à composer, à mettre en pages, etc. Je faisais ce travail préliminaire dans ma chambre; je tirais les premières épreuves sur la presse que j'avais achetée, j'en faisais la correction et quand j'avais préparé un nombre de pages suffisant pour remplir une grande feuille, un ouvrier venait prendre tous mes paquets de lettres et les emportait à l'atelier où je l'accompagnais pour l'aider à les mettre à leur place dans les chassis. On tirait une première feuille qu'on me donnait afin de la relire et de la corriger de nouveau, après quoi on imprimait à la vapeur les 3,000 exemplaires dont nous étions convenus. Il me fallait après chaque tirage laver les caractères et les remettre dans leurs casses, et recomposer de nouveau. Cela me prit tout mon temps et je ne finis mon travail qu'au printemps 1876. C'est ainsi que j'appris tant bien que mal le métier de typographe. Au risque de passer pour vaniteux, j'ajouterai de suite que, ayant transporté presse et caractères dans nos missions, je m'en suis servi pour imprimer des livres dans six ou sept dialectes différents. Cela dit, j'espère que personne ne m'accusera d'être l'ennemi de la lumière et du progrès.

Que dois-je raconter après cela de mon séjour à Paris? On suppose bien que je prenais quelque récréation, surtout le dimanche. On avait la bonté de m'avertir quand un prédicateur en renom devait monter en chaire, et il y a peu d'églises qui ne m'aient vu assister à ces sermons. Surtout, il m'a été donné d'entendre le Père Monsabré, à Notre-Dame, pendant tout le carême. Un des Pères assistants, le Rév. Père Jolivet avait été nommé évêque de Natal dans l'Afrique du Sud. Sa consécration eut lieu dans la chapelle des Oblats et j'eus l'honneur de prendre une petite part à cette cérémonie où le Cardinal Guibert, archevêque de Paris, Oblat lui aussi, officiait avec une gravité impressionnante. Un autre Assistant, le Rév. Père Martinet, chapelain d'une communauté de Soeurs de l'Espérance, dans la rue Saint-Honoré, tout près du palais de l'Elysée, fut envoyé en Angleterre pour y faire la visite de nos maisons dans la Grande-Bretagne et en Irlande. On me chargea de le remplacer. Il m'est doux de rappeler les soins délicats que ces bonnes Soeurs me prodiguèrent alors. J'allais chaque matin leur dire la messe. Le déjeuner suivait où non seulement on me servait d'excellent café et du bon vin de Bordeaux, mais où le journal l'*Univers* paraissait sur la table. Les Soeurs s'y étaient abonnées, non pas pour elles-mêmes, mais pour l'envoyer à Mgr Jolivet, qui avait été aussi leur aumônier. Je devais le prendre et l'emporter à la maison. Il va sans dire que j'avais le plaisir de le lire, tantôt comme un si grand nombre de Parisiens, en marchant sur les trottoirs, tantôt en m'arrêtant au Parc Monceau, qui se trouvait sur mon chemin. Je le lisais avec d'autant plus de plaisir que j'avais eu l'honneur de voir Louis Veuillot en personne et de recevoir de sa main son beau livre intitulé *Les parfums de Rome*. Je ne rentrais qu'après avoir achevé de le lire et je le remettais à celui qui devait l'expédier à Natal.

Est-il besoin de noter que pendant les six ou sept mois de mon emploi comme chapelain des Soeurs de l'Espérance je profitais largement de ces bonnes aubaines. Grâce à leurs soins, ma santé se fortifiait et rentré dans ma chambre, muni de leur excellent déjeuner, je me remettais avec plus d'ardeur à l'impression de mon livre montagnais. Une bonne et sainte femme m'avait même procuré sans y penser le moyen de l'orner de nombreuses gravures. La reconnaissance me fait un devoir de nommer cette personne. C'est Mlle Berrod, alors présidente de l'Oeuvre Apostolique de Lyon. Mgr Faraud, qui n'avait pas négligé de l'intéresser à ses missions de l'Athabaska-MacKenzie, lui avait, paraît-il, parlé de mes goûts pour la peinture et des leçons que je recevais chez les Frères de Passy; et un beau jour, Mlle Berrod m'écrit qu'elle veut encourager mes bonnes dispositions, qu'un séjour à Rome me serait non seulement agréable mais encore très utile, et qu'elle mettait à ma disposition la somme de 700 francs pour cela! Quelle chance inespérée de faire un si beau voyage! J'en étais ébloui. Mais il aurait fallu renoncer au travail que Mgr Faraud m'avait imposé et dont cette bonne demoiselle n'avait pas l'idée, et puis l'autorisation de mes Supérieurs, nécessaire pour ce voyage, me serait-elle accordée? La chose était douteuse. Une lutte s'engagea dans mon esprit entre le devoir et le plaisir, et après quelques réflexions le devoir l'emporta. Je répondis donc à Mlle Berrod en la remerciant de ses généreuses intentions que j'avais reçu l'ordre d'imprimer une petite Bible en montagnais, que je ne pouvais accepter l'offre qu'elle me faisait de payer un voyage à Rome, et que si elle avait la bonté d'y consentir, les 700 francs qu'elle mettait à ma disposition pourraient être employés à acheter des clichés pour illustrer notre livre. Elle agréa cette proposition et je me mis aussitôt à chercher dans plusieurs maisons de Paris les gravures désirées.

Mentionnons parmi mes souvenirs les plus précieux de ce temps-là, la bénédiction de la première pierre de la Basilique du Sacré-Coeur sur la colline de Montmartre, cérémonie à laquelle j'eus le bonheur d'assister. On sait que le Cardinal Guibert avait choisi les Oblats pour chapelains de cette Basilique. Ils ont eu l'honneur d'occuper ce poste jusqu'au jour où des lois iniques les en expulsèrent. Leurs sujets les plus éminents par leurs talents et leur zèle consacrèrent à l'oeuvre nationale de Montmartre un dévouement sans bornes et contribuèrent dans une large mesure à la rendre populaire et à faciliter la construction et l'achèvement de cette magnifique Basilique dont la consécration solennelle eut lieu l'année dernière à la joie du monde catholique entier. Les noms des Pères Voirin, Achille Rey, Lémius, Thiriet, Yeuveux, etc., méritent d'être inscrits sur les murs de ce splendide monument avec le titre de fondateurs et bienfaiteurs les plus insignes.

Dieu m'accorda une autre faveur d'un grand prix en me permettant d'assister à la retraite de la Maison Générale, retraite préparatoire au 60me anniversaire de l'approbation de nos Saintes Règles par le Pape Léon XII. Le Rév. Père Rey était chargé de nous la prêcher. Il venait de Tours, où, après l'heureuse découverte du tombeau de saint Martin que la révolution de 93 avait enfoui sous les décombres de la Basilique élevée jadis par la foi de nos ancêtres, les Oblats avaient été appelés et constitués gardiens de ce tombeau, et le Rév. Père Rey plus que tout autre avait réveillé la dévotion à ce grand saint si vénéré jadis sous le glorieux titre de Thaumaturge des Gaules. Ayant donc puisé à une source si abondante de bénédictions, il nous édifia et nous charma en même temps par son éloquence toute apostolique.

Je n'en finirais pas si je me laissais aller au cours de mille autres détails que ma mémoire me rappelle. Cependant, il me sera permis, j'espère, d'en raconter un qui peut édifier le lecteur. Il s'agit de la conversion d'une protestante. Quand j'étais chapelain des Soeurs de l'Espérance, elles me dirent qu'une jeune femme désirait se faire catholique et me demandèrent de l'instruire. C'était une Norvégienne qui avait quitté son pays pour aller en Angleterre. Après un assez long séjour, elle s'était mariée, et comme la fortune ne souriait pas à ce ménage, à Londres, on était venu la chercher à Paris. Le mari s'était engagé comme cocher dans une famille noble de la rue Saint-Honoré; la femme avait été prise pour servante par une vieille dame qui vint demander aux Soeurs de la recevoir comme pensionnaire avec sa servante, et elles demeuraient dans la maison où je disais la messe tous les matins. Cela me donnait donc la facilité de faire le catéchisme à cette personne qui voulait se convertir et ma connaissance de la langue anglaise m'en rendait capable. Je m'arrangeai avec les Soeurs pour qu'elles m'amenassent cette personne après mon déjeuner. Ne l'ayant jamais rencontrée, je lui demandai, à notre première entrevue, de me renseigner sur son éducation, son instruction religieuse, etc., et comment elle avait senti l'appel de Dieu à la foi catholique. "J'avais des compagnes anglaises à Paris, me dit-elle. Nous allions nous promener ensemble et nous divertir. Un jour de dimanche, nous passions près de l'église de la Madeleine. Une immense foule remplissait la place et les alentours. Nous ne savions ce que cela voulait dire et nous nous arrêtâmes pour regarder. Peu après, nous vîmes sortir de l'église et s'aligner sur le portique des enfants revêtus de robes blanches, portant des flambeaux et des encensoirs, des prêtres couverts d'habits dorés, puis au milieu d'eux un autre prêtre tenant dans ses mains quelque chose de brillant, que je ne connaissais pas encore, mais qu'on m'a dit ensuite être l'ostensoir contenant la Sainte Hostie. Quand ce prêtre parut toute la foule tomba à genoux et je sentis mon corps frissonner et mon coeur battre d'une émotion étrange. Le prêtre leva l'ostensoir et forma le signe de la croix pendant que la foule inclinait le front jusqu'à terre. Jamais je n'avais rien vu de pareil. La cérémonie terminée, mes compagnes se moquaient et riaient de la superstition des catholiques. Moi, j'avais remarqué un grand nombre de messieurs et de dames de la bonne société mêlés aux personnes de condition inférieure et cela m'avait impressionnée. J'étais choquée d'entendre mes compagnes échanger des railleries si méprisantes et je ne pus m'empêcher de leur dire: "Pensez-vous donc que vous êtes seules à avoir de l'esprit?" L'émotion que j'avais ressentie ne se dissipa point. Petit à petit, le désir de partager la foi de cette foule grandit en moi. J'ai prié, j'ai réfléchi, et maintenant je veux me faire catholique." Que Dieu est bon pour ceux qui ont le coeur droit! pensai-je avec le psalmiste, après avoir écouté ce récit. Je donnai des leçons de catéchisme à cette femme, on lui procura des livres, et quand son instruction fut suffisamment achevée, j'eus la consolation de la baptiser sous condition. La communauté fit fête ce jour-là et la convertie déclara n'avoir jamais été si heureuse de sa vie.

Le livre montagnais étant imprimé, on ne pouvait le mettre seulement broché entre les mains de nos Sauvages: il fallait le faire relier. On m'indiqua un relieur qui se chargea de cette besogne, moyennant finance, bien entendu. J'avais demandé à notre Supérieur Général la permission de faire un pèlerinage à Lourdes avant de quitter la France et il me l'avait accordé. En même temps il m'annonça qu'il allait envoyer le Rév. Père Souliers, Assistant Général, pour visiter nos maisons d'Amérique et du Canada. Comme ce bon Père n'avait jamais traversé la mer, il était prudent de lui donner un compagnon expérimenté, et notre Supérieur Général me recommandait de veiller sur lui pendant la traversée que nous devions faire ensemble. Je promis de me rendre aussi serviable que possible.

J'avais hâte d'aller faire mon pèlerinage à Lourdes et ma visite d'adieu à mes parents. La France, au sud de Paris, était pour moi un pays presque inconnu; du moins je n'y avais jamais pénétré. Sans doute, à Paris, aux stations de chemins de fer, on m'aurait indiqué la direction à suivre, mais je désirais recevoir de plus amples renseignements, et notre Supérieur étant parti en voyage, je m'adressai à son premier Assistant, le Rév. Père Souliers. Il avait ses confrères, le Rév. Père de l'Hermite et le Rév. Père Martinet chez lui quand je frappai à sa porte. A ma demande, ils me répondirent comme s'ils s'étaient concertés d'avance: "Nous allons vous tracer votre itinéraire", et ils le firent tel que je n'aurais jamais osé l'espérer. Le voici, moins toutes les précisions des trains, des heures de départ et d'arrivée, etc. D'abord Paray-le-Monial et visite du Couvent de la Visitation, où la Bienheureuse Marguerite-Marie vit Notre-Seigneur et reçut la mission de répandre partout la dévotion au Sacré-Coeur. Ensuite, Autin, où nous avions notre scolasticat. Puis Lyon, pour aller à Notre-Dame de l'Osier, premier noviciat de notre Congrégation. De là, Notre-Dame de Lumière, où se trouvait notre juniorat. Aix, berceau de la Congrégation. Marseilles, où notre vénéré fondateur, Mgr de Mazenod, avait son tombeau, après avoir été longtemps évêque de cette ville. De là, Toulouse, Tarbes et Lourdes. Le pèlerinage terminé, reprendre le train, passer par Pau, Arcachon, Bordeaux, Angoulême, Laval, Pontmain, Le Mans et Tours. Enfin revenir à Paris. En un mot tout le tour de la France! Je n'osais en croire mes oreilles tant ce programme me ravissait d'enthousiasme. Le Père Sardou me fournit l'argent nécessaire et me voilà parti.

Evidemment on n'attend pas de moi une relation de ce grand voyage. Un gros volume n'y suffirait pas. Je noterai seulement quelques-uns des meilleurs souvenirs qui restent gravés dans ma mémoire. A Lyon, je me suis rappelé la générosité de Mlle Berrod et je me donnai le doux plaisir de la visiter et de lui exprimer ma reconnaissance. Avant d'arriver à Notre-Dame de l'Osier, le voyageur doit passer dans un gros village situé aux pieds de la colline sur mière personne que je rencontrai dans ce village était le mière peronne que je rencontrai dans ce village était le Rév. Père Laviblardière, alors un de nos plus zélés missionnaires et qui depuis est devenu notre Supérieur Général. Ses manières nobles et distinguées, mais aussi très simples et très cordiales, me firent une profonde impression. Au noviciat je fus heureux de voir un si grand nombre de jeunes gens remplis d'un saint désir de se dévouer au salut des âmes les plus abandonnées.

(A SUIVRE)

Evangile

(S. Matth., XXII, 35-46)

En ce temps-là, les pharisiens vinrent trouver Jésus, et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, lui demanda pour le tenter: Maître, quel est le plus grand commandement de la loi? Jésus lui répondit: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre coeur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement; et voici le second, qui lui est semblable: Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Ces deux commandements renferment toute la Loi et les Prophètes. Comme les pharisiens étaient réunis là, Jésus leur fit à son tour cette question: Que pensez-vous du Christ? de qui est-il fils? De David, répondirent-ils. Comment donc, ajouta-t-il, David, qui était inspiré, l'appelle-t-il son Seigneur, lorsqu'il dit: Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils? Aucun d'eux ne put lui répondre, et depuis ce jour personne n'osa plus l'interroger.

PETITES ANNONCES

Tariff: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Les personnes désirant faire un voyage au Canada, aux Etats-Unis ou Europe ou tout autre pays, feraient bien de s'adresser à [illegible], agent de voyages, [illegible] avenue Provencher, Saint-Boniface, où tous les renseignements voulus leur seront donnés volontiers.

A VENDRE un grand pupitre en chêne. S'adresser à 79 rue Victoria, Saint-Boniface, Man.

ON DEMANDE—Jeune homme de 16 à 18 ans pour position de commençant dans une banque à la campagne. Avancement rapide. S'adresser Casier Postal [illegible], La Liberté.

ON DEMANDE une ménagère pour presbytère. Bonne cuisinière et habituée à la vie de campagne. Référence devront accompagner la demande. Dire salaire désiré et expérience à Casier 2151, Ménagère, Winnipeg, Man.

A VENDRE—Le stock d'un grand magasin général dans une paroisse des plus riches et des mieux organisées de la Saskatchewan. Couvent, hôpital, banques, etc. Stock seul: $15,000. "Fixtures": $2100. Affaires annuelles: plus de $50,000. Loyer de la bâtisse, $50 par mois. Montant d'argent requis pour faire la transaction: $9000. Balance: paiements mensuels. L. Arsenault Agencies Ltd., 407, McArthur Bldg., Winnipeg.

A VENDRE magasin avec salle à dîner, trois grandes chambres à coucher bonne cave et fournaise. Bonnes conditions. Vendra aussi mobilier de la maison. S'adresser à Mme Rose Barton, Cardinal, Man.

ATTENTION—Fontaine & Boulanger sont les seuls électriciens de langue française de l'ouest. Leurs prix sont toujours plus bas que ceux de leurs confrères anglais. Spécialité de travail en campagne. Estimations fournies gratuitement. Téléphonez aujourd'hui N.1625, 67 avenue Provencher St-Boniface.

COUTURIERE—Robes; Lingerie de tout genre; remodelage. Spécialité: Costumes. Tout ouvrage promptement fait. Prix modérés. Mlle Cinq-Mars, [illegible], rue Kennedy, Winnipeg. Téléphone A-9756.

ON DEMANDE une sténographe bilingue pour bureau d'immeubles et assurances. S'adresser: Casier 2151.

BONNE FERME à vendre, à 4 milles et demi de Saint-Pierre. 320 acres, 25 en culture, 10 acres prêts à casser, 160 acres en franc foin, 40 acres en bois; ferre toute clôturée. Maison et grande étable, bonne eau en abondance; école et fromagerie à environ un mille. Seulement $25 l'acre: $1,800 comptant, balance facile. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset, Winnipeg.

BONNES FERMES de 320 et 480 acres, moitié en culture, très bonnes bâtisses, district de Wauchope et Redvers. Propriétaires se retirent et sacrifient à seulement $25 et $30 l'acre. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset, Winnipeg, Man.

BONNES FERMES à vendre, depuis 160 à 340 acres et plus: Sainte-Anne, Lorette, etc., près village, écoles et église. $50 et $60 l'acre. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset, Winnipeg, Man.

BONNES MAISONS à vendre à St-Boniface, Norwood et Saint-Vital, près écoles, couvents et collège. $1,400 à $15,000. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset, Winnipeg, Man.

MAGASINS et Fonds de Commerce à vendre à Saint-Boniface et Norwood. Véritables occasions. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice, Somerset, Winnipeg.

TERRAINS de Jardinage et lots de ville et village, avec maisons et dépendances, à vendre à Saint-Vital, St-Norbert, Saint-Charles, Somerset, Ste-Anne, La Salle, etc. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset, Winnipeg.

SAINT-BONIFACE

A la cathédrale, se terminaient dimanche les Quarante-Heures.

* * *

Hier commençait dans notre paroisse la visite paroissiale.

* * *

La recette de la tombola par les Forestiers Catholiques au profit des orgues de la cathédrale dépasse maintenant la somme de $1,200.

* * *

La réouverture du collège de Saint-Boniface a eu lieu la semaine dernière. Il y a eu affluence extraordinaire: 410 ins-

* * *

Baptêmes

Le 9 septembre. — Joseph-Philippe-Edouard, fils de Rosario Mondor et de Régina Bessette.

Le 12 septembre. — Paul-Michel-Raphaël, fils de Michel-François Saraillon et de Angèle Cases.

Le 12 septembre. — Henriette-Armande-Alice, fille de Henri Guyon et de Joseéphine-Marie-Louise Mazaud.

* * *

Indigestion. Mde Bertha Anderson, de la Nouvelle-Orléans, La., nous écrit: "Je souffrais depuis quelque temps d'indigestion. J'ai pris une bouteille de Novoro du Dr Pierre, et maintenant je suis entièrement remise. Le remède m'a en même temps fait beaucoup de bien dans beaucoup d'autres fonctions de l'estomac, et donne de l'appétit." Ce n'est pas une médecine de pharmacie; elle est livrée par des agents spéciaux. Pour informations s'adresser au Dr Peter Fahrney & Sons Co., 2501 Washington Blvd., Chicago, Ill.

Livré exempt de droits au Canada.

ASSOCIATION D'EDUCATION DES CANADIENS-FRANCAIS DU MANITOBA

198, rue Aulneau, Saint-Boniface

Septembre est déjà avancé, et tous les jours il nous arrive des demandes d'institutrices. Nous avons là, devant nous, six noms d'écoles vacantes, où nous sommes anxieux de placer des Canadiennes-françaises. S'il se trouve encore quelques personnes qui n'ont pas conclu d'engagement pour cette année, et qui se décideraient à répondre à notre pressant appel, elles voudront bien sans tarder communiquer avec nous.

Les salaires sont tous très avantageux, les pensions recommandables et moyens de communications faciles.

LE SECRETAIRE.

CONCERT HELIE

Dimanche soir prochain, M. S. Hélie donnera un concert à La Salle. Il sera accompagné des mêmes artistes qu'à Letellier.

VINGT-CINQ ANS DE PRETRISE

M. l'abbé St-Amant célèbrera, le 21 septembre, son jubilé sacerdotal.

Dans quelques jours, le 21 septembre prochain, M. l'abbé St-Amant, curé de Lorette, célèbrera le vingt-cinquième anniversaire de son ordination sacerdotale. A cette occasion un joli programme de fêtes a été élaboré. Ses anciens paroissiens de Saint-Jean-Baptiste, Pinewood et Rainy River, Ontario, seront heureux de le connaître.

Ces fêtes seront sous le patronage de Sa Grandeur Mgr Béliveau. Dans l'après-midi du 20, il y aura réception au couvent. Le soir du 20, un comité de réception de 20 autos ira chercher à la gare ceux qui veulent participer à cette fête. Le 21 au matin, le même comité recevra à la gare ceux qui viendront de l'est. A dix heures de l'avant-midi, le 21, aura lieu une grand'messe solennelle à laquelle officiera M. l'abbé St-Amant. Sermon de circonstance, présentation d'adresse et distribution d'un pain bénit.

A midi, grand diner préparé préparé par les dames et demoiselles de la paroisse; tous sont invités. L'après-midi les Enfants de Marie donneront une séance au couvent. Dans la veillée il y aura un grand concert par M. S. Hélie, ténor de renom, accompagné de Mlle A. Patenaude, MM. Georges Dorval et C. Wynant. La veillée se terminera par un feu d'artifice.

Tous les amis des paroisses voisines sont chaleureusement invités.

Le nouveau pays du Liban

Paris, 8. — Le général Gouraud, haut-commissaire français pour la Syrie, a proclamé officiellement l'Etat du Liban, le 1er septembre. Le nouvel Etat sera borné au nord par la Kevir d'où il s'étendra au sud jusqu'à la frontière de Palestine; la frontière de l'est suit les collines de l'est du Liban. Beyrout, métropole du pays, sera la capitale, le siège de la nouvelle autonomie administrative. Le drapeau national sera celui de France, avec le cèdre du Liban sur la partie blanche.

Le débit des spiritueux

New-York, 10. — Cinquante-deux témoins ont été sommés en justice à Stapleton, aujourd'hui, dans l'affaire de Wm Maloney et Charles Kain, accusés du meurtre de Frederick P. Eckert, vendeur clandestin de boisson, trouvé mort dans un auto abandonné sur l'île Staten, il y a quelques semaine. Mme Eckert, épouse de Frederick Eckert, intente une poursuite contre les deux ci-haut mentionnés.

Les enquêtes ont révélé un commerce de boisson clandestin d'une très grande étendue, auquel s'adonneraient plusieurs personnages. Elles se poursuivent.

SACRE-COEUR

Il y a eu assemblée de la Société Saint-Jean-Baptiste, dimanche après-midi. Bonne assistance. Rapport de la célébration des fêtes nationales adopté. On vote des remerciements au R. P. Caron, O.M.I., qui donna la conférence. M. Lafrance, secrétaire-correspondant, démissionne, car il demeure maintenant à Fort Garry. M. Mineau lui succède. La société décide de coopérer activement au prochain bazar. Chacun des membres présents s'engage à vendre un livret. Comme les longues soirées de l'hiver s'amènent, la société décide d'organiser des réunions sociales. La première aura lieu en octobre.

* * *

Le sermon de dimanche a été donné par le R. P. Francoeur, O.M.I., du Cap de la Madeleine. Il parla éloquemment de la paroisse, de son rôle dans la vie canadienne et de sa force dans notre vie nationale.

* * *

Dimanche soir il y a eu réception d'Enfants de Marie, suivie de l'élection des dignitaires pour la nouvelle année. Présidente, Mlle B. Olivier; vice-présidente, Mlle A. Patenaude; secrétaire-trésorière, Mlle M. Villeneuve; sacristine, Mlle P. Sala; choristes, Mlles R. Castela et Julienne Olivier; conseillères, Mlles L. Besse, Morrison et A. Dostert.

* * *

Dimanche prochain après-midi, à trois heures, il y aura réunion des jeunes gens de la paroisse afin de les constituer en cercle qui devra prendre sa place dans la vie paroissiale et y accomplir la tâche qui lui incombe.

Le pavage en caoutchouc

Londres sera bientôt doté de rues en caoutchouc. Depuis longtemps le macadam n'y est plus employé, l'asphalte est impropre au trafic, la pierre laisse à désirer, les pavés de bois s'usent si vite et reviennent si cher qu'il ont d'un emploi peu pratique. Aussi Londres va-t-il dorénavant paver ses rues en caoutchouc, dans l'espoir que ce pavage sera le plus résistant dans une ville où le trafic est si important.

Une expérience sera faite dans le borough de Southwark, au sud de la Tamise, en face de la vieille cité. La rue choisie est la Borough High street, qui est peut-être la rue où passent les voitures les plus chargées. Un côté de la rue sera pavé de caoutchouc, l'autre de pavés de pierre, de façon qu'une comparaison décisive puisse être établie. Le caoutchouc sera posé en bandes de trois pouces d'épaisseur, fixées à des plaques d'acier. Ces plaques sont pourvues au dos de clous à grosse tête fixés dans du béton, ce qui les fait adhérer solidement. Le résultat de cette expérience ne sera pas connu avant un certain nombre d'années; on ne pourra établir avant ce temps une juste comparaison entre le pavage de granit et celui en caoutchouc.

Bob rentre de classe et présente son bulletin mensuel à son père.

— Comment! tu es le dernier et le dixième. Mais je croyais que vous n'étiez que neuf?

Alors Bob, sans se déconcerter:

— Oui, mais maintenant, il y a un nouveau!

* * *

Bob rapporte son cahier taché d'encre.

— C'est du propre, dit la mère, voilà un cahier perdu.

— Maman, ce n'est pas ma faute; j'ai un voisin de classe qui est nègre, il a saigné sur ma page.